

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LA REVUE CANADIENNE.

Politique, Jurisprudence, Littérature, Sciences et Arts, Historique, Souvenirs et Traditions du Pays.

Vol. I.

MONTREAL, SAMEDI, 9 AOUT, 1845.

No. 32.

Sommaire :—FEUILLETON, Prudy, Souvenirs d'Amérique, (suite).—Les Anglais dans l'Inde.—Les voleurs dans les Pyrénées, Les Traboucaires.—Article sur l'économie politique, lu à la Société des Amis.—Les exercices littéraires du Séminaire de St. Hyacinthe.—Histoire de la Semaine.—Variétés.

FEUILLETON.

Prudy.

Homo homini lupus.
(HOMMES.)

[SUITE.]

Prudy ignorait complètement le monde et surtout les mœurs de la société européenne. Elle écoutait les récits que je lui en faisais avec un étonnement toujours croissant. Ses naïves questions m'amusaient ; elle s'émerveillait qu'il y eût tant d'égoïsme et de duplicité parmi les hommes, m'accusait souvent de prévention et de manquer moi-même d'indulgence et de générosité. Dans nos discussions, elle opposait sa droiture simple et énergique aux paradoxes de mon esprit blasé, ne transigeant jamais avec le mal à fuir ou le bien à faire. Elle m'expliqua les principes de la secte que Guillaume Penn implanta en Amérique, et, avec le zèle d'un apôtre, insista pour me faire lire quelques-uns des livres où ils étaient détaillés. En retour, je l'initiai à la grandeur et à la poésie évangélique du culte romain. Je lui enseignai Bossuet et Lamennais, je lui racontai Chateaubriand ressuscitant la foi étouffée dans les tempêtes civiles. L'imagination sensible de la jeune femme, accoutumée aux sobres allures, au rationalisme aride de ses ministres, à la nudité de ses temples, s'exaltait au tableau des pompes du catholicisme et se passionnait pour cette source inépuisable d'inspirations divines qui, même au milieu d'un siècle d'analyse et de discussion universelle, jette encore au sein de quelques élus un souffle d'éloquence prophétique. Cependant l'inextinguible bon sens américain ne perdait pas ses droits, et plus d'une fois de simples objections me laissent sans réponse. Je dominais la raison de la jeune quakeresse par la poésie, mais dès qu'il s'agissait de moralité, de justice, de loyauté, elle reprenait l'ascendant, et l'enfant corrompu de la civilisation s'inclinait devant l'élève de la nature et de la vérité.

Le charme de ces entretiens, dont le souvenir nourrissait ensuite mes rêveries, joint à la crainte de déplaire à Prudy, ne tardèrent pas à m'écarter du reste des passagers. Je n'éprouvai plus qu'un dégoût profond pour cet ignoble mélange de tous les vices. Ils s'en aperçurent et me raillèrent d'abord sur mon intimité avec le petit yankee, comme ils l'appelaient, qui m'avait à moitié converti au quakerisme. Voyant que ces plaisanteries restaient sans effet ou étaient accueillies avec dédain, leur ironie devint du ressentiment ; ils le manifestèrent en plusieurs occasions par des remarques indirectes empreintes d'amertume. Je sentais un orage s'amasser entre nous, mais j'espérais qu'a-

vec de la prudence je pourrais atteindre le jour de l'arrivée sans en venir à un éclat fâcheux.

Malheureusement, la traversée menaçait d'être d'une longueur désespérante. Douze jours s'étaient écoulés, et nous n'avions encore atteint que la hauteur du cap Hatteras, c'est-à-dire un peu plus de la moitié de notre voyage. Le vent, constamment fixé au nord-ouest, nous éloignait violemment de la côte d'Amérique, et nous obligeait de courir sans cesse des bordées, tanguant péniblement sur une mer houleuse.

Prudy souffrait souvent beaucoup du balancement du navire. Le mal de mer la tenait alors confinée dans un coin, attachée à quelque cordage, la tête baissée sur la poitrine, les yeux à demi-fermés, sous le poids d'un engourdissement douloureux. Elle ne se plaignait cependant jamais, ne mangeait point, et se bornait à tremper ses lèvres dans la tasse de thé que le mate ou moi nous lui portions. Elle me remerciait d'un regard doux, puis retombait dans son premier abattement. En quelques occasions, je la décidai à accepter mon bras pour faire un tour de promenade sur le pont ; mais cet effort l'accablait, et j'étais obligé de la reporter en quelque sorte à son siège. Don Manuel nous observait avec une attention railleuse. Deux ou trois fois je crus deviner, à la tenacité de son regard perçant, qu'il avait pénétré le mystère du déguisement de Prudy. Pourtant il continua de garder le silence. Sa familiarité cavalière me déplaisait maintenant, et, malgré la retenue que je m'étais imposée, je le lui fis comprendre. Il en résulta de l'aigreur dans nos relations, et je ne tardai pas à me trouver complètement isolé du reste de la troupe. Cette séparation me convenait sous beaucoup de rapports ; mais, d'autre part, je remarquai certains conciliabules qui m'inquiétèrent.

Un matin que la mer s'était aplanie sous une chaude brise du Sud, au moment où le soleil se levait dans un ciel moiré de petits nuages pommelés, je sautai à bas de ma couche inconfortable pour humer la fraîcheur. Tous les passagers dormaient autour de moi ; j'allai me percher dans les haubans, m'amusant à regarder bondir les marsouins à l'horizon et bleuir les dorades sous les flots. Un frôlement léger bruit au-dessous de moi ; j'eus reconnu Prudy franchissant les degrés de l'échelle conduisant à la chambre de l'entrepont. C'est là qu'elle se retirait d'ordinaire quand tout le monde était couché, et se jetait toute habillée sur une des couchettes. Prudy promena autour d'elle un regard inquiet sans m'apercevoir et se dirigea vers l'avant du navire, où elle trouva Gillian qui l'accueillit d'une cordiale poignée de mains. Quelques instans après, le mate suspendit une voile de bonnette en travers du mât de misaine, formant ainsi une espèce de cloison qui séparait un des côtés de l'avant du reste du bâtiment et y enferma la jeune femme. Des quatre matelots, l'un était au gouvernail, les autres s'occupaient de purer des manœuvres ; la curiosité m'agrippa si fort que je ne pus résister à l'envie de pénétrer ce mystère ; j'approchai sur la pointe du pied et soulevai un coin de la toile.

J'aperçus Prudy assise sur un faisceau de vergues et de bout-dehors, les bras demi-nus et les pieds plongés dans un seau plein d'eau de

mer. Gillian, le dos discrètement tourné, regardait, en fumant sa pipe, deux mouettes aux ailes blanches qui folâtraient autour de la pointe du beaupré. Se croyant en sûreté et parfaitement invisible, la jeune femme s'était relâchée de la stricte réserve qui enchaînait tous ses pas, tous ses mouvemens. Elle avait jeté son large chapeau de paille et laissait flotter en liberté les boucles épaisses de ses cheveux châtains. Un lourd palotot ne dérobaît plus ses bras ronds, éclatans de blancheur, ni ses mains effilées qu'elle cachait avec raison sous des gants de laine grise, car l'exquise distinction de leur forme aurait de suite révélé son sexe.

Jusqu'à ce moment, je n'avais entrevu qu'imparfaitement ce doux visage à la lumière du jour ; l'ombre perpétuelle du chapeau ne m'avait laissé concevoir de ses traits qu'une idée vague. Son regard seul me restait dans l'âme. Mais lorsque Prudy, arrondissant ses bras comme la nymphe antique, rassembla les touffes de ses cheveux ; lorsque, par un mouvement instinctif de cette coquetterie qui vit au cœur de toutes les filles d'Ève, elle sépara ses tresses sur son front, les humecta, les lissa avec soin, il me parut alors, en voyant distinctement tous les traits de cette charmante fille, que je la voyais pour la première fois. Le mordant de l'air matinal, la fraîcheur de ce bain improvisé, le bonheur d'être un instant libre et seule, donnaient une vivacité extraordinaire à sa physiologie. La pâleur habituellement un peu mate de son teint s'anima d'un doux incarnat, et la nuance dorée qu'y avait imprimée l'ardeur du ciel tropical s'y fondait suave et délicate comme les teintes de la rose-thé. Bien que Prudy eût près de vingt-trois ans, elle me sembla ce jour-là n'en avoir que seize, tant la blancheur lactée de son cou, le rouge frais de ses lèvres où le sang anglais brillait dans toute sa pureté, avaient conservé la virginité de forme et l'éclat de l'enfance.

Cependant, la belle Américaine prolongeait involontairement sa toilette ; on eût dit qu'elle se plaisait à redevenir femme, et moi qui la regardais à chaque grâce nouvelle qui se dévoilait, je me sentais brûler, pippier d'un amour indicible. Jusque-là, la sympathie qui m'avait attiré vers Prudy n'était qu'un bizarre composé d'affection protectrice, de compassion pour sa situation difficile, d'admiration pour l'élévation de son caractère. Grâce à l'habit d'homme qui me dérobaît entièrement ses charmes, je serais resté peut-être son ami sans que mon repos fût autrement troublé que par une tendre préoccupation. Mais, à cette subite révélation de sa beauté, toutes les sensations enrouées inactives au fond de mon âme se réveillèrent énergiquement pour se concentrer dans un même foyer. Ce fut comme si un rêve flottant se transformait tout à coup en une réalité palpable. L'ombre prit un corps, et le sentiment que j'éprouvais pour cette femme se matérialisa en quelque sorte. Homme, j'eusse fait de Prudy mon ami ; femme et belle, il fallut l'adorer !... En la dévoiant du regard, je sentis la passion m'entraîner le cœur de ses griffes ardentes, mon sang embrasé battit dans mes tempes, la toile fut près d'échapper à mes doigts tremblans !... Tout à coup une main tomba sur mon épaule, et un accent railleur me dit à demi-voix à l'oreille :

—Eh bien, qu'en dites-vous ! voilà, j'espère, un joli tableau !

Je demeurai foudroyé en reconnaissant don Manuel ; il continua de regarder d'un air insolent et ricanneur. Ma première pensée, je le confesse, fut de le prendre au corps pour le jeter à la mer. Je me contins cependant, et l'entraînant à l'arrière du bâtiment :

—Qu'avez-vous vu ? lui dis-je.

—Tout, répondit-il ; voilà six minutes que je regarde par-dessus votre tête.

Je gardai un moment le silence.—Pas un mot alors, est-ce trop présumer que de vous demander d'être discret ?

—Je ne demande pas mieux ; je serai muet comme le tombeau, s'il le faut. Mais il est juste que je sois récompensé de ma délicatesse, et... part à deux, compère, dit-il en me serrant la main d'un air d'intelligence.

—Comment ?... Que voulez-vous dire ? répondis-je en reculant avec dégoût.

—Oh ! vous m'entendez bien ! Vous êtes un fin limier, vous ! Vous avez tout de suite découvert un excellent moyen de charmer les ennuis du voyage, et je conçois parfaitement que vous nous ayez trouvés de mauvaise compagnie, nous autres qui n'avons que la table et les cartes pour nous consoler. Cependant avouez que c'est un peu égoïste d'avoir gardé jusqu'ici le monopole de cette jolie connaissance. Entre compagnons de misère, que diable ! tout est égal ; peines et plaisirs, tout se partage. Ainsi, mon estimable artiste, souffrez donc que mon tour vienne. Je ne prétends pas vous déposer, je suis trop juste, à vous la découverte, à vous les premiers droits. Mais Christophe Colomb n'a pas empêché Améric Vesputce de venir. Tous les jours on fait un roman ou un vaudeville à deux ; permettez-moi donc d'être votre collaborateur, et je vous jure que le secret de notre bonheur ne sera connu de personne ici.

J'étouffais de rage pendant que don Manuel me débitait cette insolente tirade.

—Je crois plutôt, lui dis-je d'une voix tremblante d'émotion, que c'est un drame au lieu d'un vaudeville que nous allons entreprendre à nous deux ; persistez-vous, Monsieur, à mettre des conditions à votre silence ?

—Comment donc, vous imaginez-vous que j'étais le témoin complaisant de la vie de patina que vous menez à bord de ce stupide bâtiment, où, pour tuer le temps, je me creuse la tête en cent façons ? Croyez-vous que je me laisserai dévaliser par ce marchand de nègres qui m'a tout l'air d'avoir coupé des bourses avant d'avoir vendu des hommes ! que j'écouterai, pour me divertir, les âneries faufaronnées de cet imbécille boutiquier, qui voudrait me faire croire qu'il a été le préféré de toutes les duchesses pour lesquelles il a anné la soie ! Pas si niais, mon très-cher. Dieu merci ! j'ai quelque habitude de la vie ; j'ai souvent joué les autres, mais jamais je n'ai été debonnaire au point de consentir à servir de paravent aux amours d'autrui.

—Je vous assure que vous vous trompez complètement sur mes relations avec cette personne : elle est digne en tout point de nos respects, et il ne faut point tirer de conséquences injurieuses pour elle de la nécessité qui l'oblige à voyager seule sous un tel déguisement.

Don Manuel fit un grand éclat de rire :—En vérité, je serais tenté de croire que vous vous moquez de moi, si je ne voyais à votre air indigné que vous êtes très-sérieux dans ce que vous dites. Allez, pauvre innocent ; tout Parisien que vous êtes, vous risquez furieusement d'être dupo aux Etats-Unis. Vos Françaises si rusées ne sont que des écolières auprès des Agnès de ce pays-ci. Sachez donc que, pour arriver à trouver un mari ou un protec-

teur, il n'est sorte de ruse qu'elles n'emploient. Il y en a qui n'ont d'autre existence que d'aller et venir en diligence ou en bateau à vapeur jusqu'à ce qu'elles aient fait une rencontre avantageuse.

Si c'est un provincial de l'Ouest ou quelque adolescent sentimental, ce qui est rare dans l'Union, elles se font épouser ; si le prétendant est un homme riche mais expérimenté, elles se bornent à l'exploiter, et à vendre le plus chèrement possible leurs bonnes grâces. Comme la concurrence est grande à l'intérieur, quelques-unes de ces dames ont entrepris le commerce à l'extérieur et font le voyage au long cours. C'est un genre de piraterie fort innocent, mais contre lequel il faut se tenir en garde, et je vois, mon brave, que vous avez été en cette occasion complètement pris au piège. Voyons, que vous a-t-elle conté ? quelque histoire bien romanesque sans doute ? une pauvre fille séduite et puis abandonnée par un traître mari ? c'est toujours le même refrain. La rue de l'Obispo à la Havane, si célèbre par les faciles beautés qui l'habitent, est peuplée de filles de ministres presbytériens, méthodistes, quakers et de cent autres sectes, qui toutes ont été enlevées et délaissées sur la terre étrangère, n'ayant pour moyens d'existence que leur esprit et leur beauté. N'est-ce pas cela ? Voyons, soyez franc. Oh ! nous connaissons cela, nous autres !

Chaque parole de cet homme m'enfonçait un poignard dans le cœur ; il semblait qu'un démon fatal lui eût révélé ces détails pour les faire servir à sa perversité. Je sentis malgré moi le doute se glisser dans mon esprit, mon cœur se serrer d'angoisse. Je fis cependant un effort pour secouer cette affreuse illusion qui ressemblait si fort à la réalité. Ne voulant point entrer avec don Manuel dans une discussion qui m'aurait entraîné à lui donner des lumières qu'il cherchait peut-être par des moyens détournés, je me contentai de répondre :

—Qu'importe, après tout, ce qu'elle est ; elle est femme et seule. Cette position lui donne droit à notre appui et à notre respect. C'est sur ce pied que j'en agis avec elle ; je pense que vous ferez de même.

—Pas le moins du monde ! Si réellement vous avez été assez novice pour perdre sentimentalement votre temps auprès de ce joli minois en culottes, je n'ai nullement l'intention de suivre votre exemple. Laissez-moi faire, et je vous montrerai comment on mène l'amour en voyage.

—Vous pourriez vous tromper sur le succès.

—Allons donc, mon cher ! vous avez été timide ; elle aura fait la rencherie et se sera moquée de vous. Gageons qu'en une seule conversation je lui fais changer de gamme... Un déjeuner d'huitres, en arrivant, cela vous va-t-il ?

Comme je restais muet :—Eh bien ! c'est convenu, me dit-il ; tantôt vous aurez de mes nouvelles.

Et il me quitta en sifflant. Je demeurai confondu ; la rage, l'incertitude, la jalousie s'entrechoquaient dans mon âme bouleversée et me mettaient le cerveau en feu ; je ne savais que croire, je me sentais devenir fou, lorsque la toile s'écarta et Prudy parut.

Ses habits d'homme enveloppaient si soigneusement sa taille que rien ne transpirait de son sexe. Ses yeux s'animaient en me voyant, un gni sourire fit briller ses dents comme des perles. Elle m'aborda en me tendant la main. Je lui donnai la mienne avec répugnance et la saluai avec une froideur cérémonieuse qui la frappa.

—Qu'as-tu donc ? me dit-elle d'un ton alarmé, serais-tu souffrant ?

—Nullement ; je me porte à merveille.

—Est-ce que nous serions fâchés ? continua la jeune femme avec un gracieux hochement de tête ; ce serait bien dommage, car il y a longtemps que je me suis sentie aussi bien disposée. La matinée est si belle ! Le navire remue à peine, je me sens toute réjouie de ne pas être tourmentée par cet affreux mal de mer !

—En effet, vous êtes fraîche comme une rose de mai ; vous allez faire force conquêtes parmi nous. Je dois même vous prévenir que l'un des passagers, don Manuel, a annoncé formellement l'intention de vous faire la cour.

La figure de Prudy se couvrit d'une pâleur mortelle ; elle s'écria avec un accent de profonde terreur.

M'aurait-il reconnue, mon Dieu !

—Il a deviné que vous êtes une femme ; il sait que vous êtes charmante, répondis-je en la regardant fixement, et il veut vous parler d'amour ; qu'en pensez-vous ?

—Est-il possible que vous me disiez cela aussi tranquillement ! s'écria Prudy en joignant les mains ; c'est une cruelle plaisanterie, n'est-ce pas ?... Non !... Mais ne voyez-vous pas alors que ce méchant homme va révéler qui je suis à ces misérables ! à ce Français ridicule, à ce négrier qui m'inspire une horreur insurmontable !... Je suis sûre que cet homme a assassiné... Mon Dieu, je suis perdue !..

L'effroi, l'angoisse peints sur les traits de Prudy dissipèrent en un instant les soupçons soulevés par les suggestions dépravées de don Manuel ; je la vis telle qu'elle était réellement, simple, droite et pure. Je m'empressai de la rassurer et de lui promettre protection et appui contre tous. Je lui avouai ma faute, mes coupables pensées, les insinuations qui avaient ébranlé ma foi ; entraîné par l'ardeur de mes paroles, le mot d'amour s'échappa de mes lèvres, et une fois prononcé, toutes mes sensations débordèrent avec la fougue et le désordre d'une passion longtemps contenue. Prudy, déconcertée, voulut m'interrompre, me supplia de me taire. Rien ne put suspendre ce torrent enflammé qui s'épanchait comme une lave. Je la vis baisser les yeux, émue et rougissante ; sa respiration s'échappa plus pressée. J'implorais un aveu ; elle s'appuya sur mon bras avec abandon. Tout à coup je la vis se redresser subitement et regarder avec terreur derrière nous ; en me retournant j'aperçus Manuel, élégant et parfumé, un diamant à son jabot, une chaîne d'or au gousset de son gilet. Il vint à nous d'un air riant et délibéré.

—Eh bien, charmante lady, dit-il à la jeune femme, notre aimable compagnon vous a-t-il exprimé combien je serais heureux d'être admis en tiers de votre intimité !

Prudy ne répondit quo par un regard du plus foudroyant dédain, et nous tournant le dos, elle s'en fut rejoindre le mate à l'avant du bâtiment. L'Espagnol voulut s'élaner après elle, mais je lui barrai le chemin.

—Doucement, monsieur, dis-je, la personne dont il s'agit ne se soucie nullement de lier davantage connaissance avec vous ; elle me l'a dit et vient de vous le faire comprendre assez clairement, ce me semble ! Vous trouverez sans doute qu'il serait peu délicat d'insister davantage.

Les yeux de Manuel s'allumèrent ; la colère se peignit sur son visage.

—Croyez-vous que je me paierai de cette monnaie-là ? Vous avez déloyalement abusé de ma confiance pour me nuire dans son esprit ; mais on ne me décourage pas fa-

cilement, et je vous réponds qu'elle m'écouterait.

— Et moi, je vous réponds que vous ne lui parlerez pas !

— Est-ce vous qui m'en empêcherez, monsieur le don Quichotte ?

— Je méprise vos impertinences ; mais je vous déclare que tant qu'il me restera un bras et une volonté, personne n'approchera de cette dame contre son gré. Elle s'est mise sous ma protection et je la lui maintiendrai contre tous !

Mon attitude résolue fit hésiter don Manuel ; cependant il était hardi et fier, et probablement la discussion aurait mal tourné si le mate ne fut survenu.

— Laissez ce jeune gentleman tranquille, entendez-vous senor ? dit-il à Manuel. Il a raison de vous empêcher de tourmenter mon petit Georges. Si on le persécute, je vous prévient que je m'en mêlerai aussi moi ! Je suis le maître ici, et j'entends que tout le monde ne fasse que ce qu'il doit faire, sinon !... Et pour argument final, maître Gillian étala sa large main noire de gaudron et noueuse comme une massue. Il eût certainement assommé un homme rien qu'en la laissant tomber dessus.

L'Espagnol comprit qu'il n'était pas de force à lutter contre ce nouvel adversaire, et battit en retraite en murmurant des menaces. Il se retira sous le rouffe et y tint longtemps conseil avec le Génois et le commis-voyageur. Aux rires brutaux, aux éclairs de convoitise qui allumaient les regards de ces dignes acolytes, je compris que le secret de la pauvre Prudy était livré sans pudeur aux ignobles commentaires de la troupe. Je devinai aussi que j'étais dénoncé comme un ennemi public, à la manière provoquante dont ils m'envisageaient de temps à autre. Tommaso, dont l'esprit bas et rancuneux n'avait pas oublié l'affront de sa chute, murmurait de sourdes menaces, maintenant que la majorité se soulevait contre moi. L'instant de la crise approchait, et d'un moment à l'autre la lutte pouvait s'entamer. Je résolus d'être prêt à tout et de me défendre vigoureusement, ainsi que l'être charmant que j'avais pris sous ma garde.

Tu te rappelles, Étienne, la jolie paire de pistolets de poche que tu me donnas à mon départ, tu sais qu'ils se chargent par la culasse comme les fusils Robert ; ils m'ont été utiles en plus d'une occasion, par la promptitude avec laquelle se fait cette opération. Ces messieurs les connaissaient et en avaient admiré le mécanisme simple et facile. Je les pris dans ma malle et les plaçai dans la poche de mon paletot, après les avoir chargés soigneusement.

Quand je revins sur le pont, les conspirateurs se doutèrent à mon air que j'étais armé. Cette précaution les intimidait sans doute, car aucun mot blessant ne fut prononcé. Néanmoins le pont fut dès cet instant divisé en deux camps ; des regards d'ironie et d'insulte se croisaient avec des regards de mépris et de défi. Mes moindres gestes étaient épiés. Prudy, partagée entre la pudeur et la crainte, se tint à distance du groupe ennemi et pourtant n'osait m'approcher ; elle restait près du mate, le suivant comme son ombre. Celui-ci se promenait au milieu de nous, muet et calme. Je ne doute pas, si quelque rixe fût survenue, qu'il ne m'eût prêté le secours de son redoutable poignet ; c'était un puissant auxiliaire, et la peur qu'il inspirait ne contribua pas peu à arrêter les projets malveillants. Après un repas parfaitement silencieux, le jeu commença immédiatement. La nuit tomba, et je marchais à pas pressés, sur le pont, ruminant des pen-

sées orangeuses, lorsque je m'entendis appeler à demi-voix ; je reconnus Gabriel, le commis-voyageur ; il me fit signe de passer sur l'avant, et je le suivis.

— Que me voulez-vous, monsieur, lui dis-je avec un ton de hauteur très-prononcé ?

— Ma foi, répondit-il, vous agirez comme bon vous semblera. Vous faites tant le fier que vous mériteriez bien qu'on laissât aller les choses. Mais au bout du compte, nous sommes Français tous deux ; on se doit aide et protection contre compatriotes, n'est-il pas vrai ?

— C'est ce que disent les passeports ; où voulez-vous en venir !

— A vous avertir de prendre garde à vous, attendu qu'il se pourrait bien qu'on vous fit un mauvais parti. Je croyais d'abord qu'il ne s'agissait que d'une bonne farce, pour vous apprendre à faire vos embarras ; car enfin vous n'êtes pas un duc et pair. Ça m'aurait amusé. Mais ils se cachent de moi à présent, et il y a quelque chose de sérieux sous jeu. Tenez, je les connais bien, ils sont là, avec ce petit serpent jaune de Malais, trois coquins capables d'un mauvais coup. Méfiez-vous la nuit comme le jour. C'est entendu, n'est-ce pas ? Ne dites pas que je vous ai averti.

— Merci, soyez tranquille, je serai sur mes gardes.

J'eus pourtant beau surveiller l'ennemi, je n'aperçus aucun symptôme d'agression. D'ailleurs, d'autres idées me préoccupaient malgré moi. Depuis le matin, je me sentais éperdument amoureux ; mes vingt-cinq ans, la solitude, la vie de célibataire errant que je menais depuis longtemps, tout contribuait à bouleverser mes sens, à enflammer mon imagination. La figure indécise de la jeune Américaine se dessinait à travers l'ombre sur l'avant du navire, et ma pensée accusait, sur ce profil flottant, les formes ravissantes que j'avais entrevues le matin. Je m'approchai de Prudy, palpait l'émotion ; elle me reçut avec froideur et se réfugia auprès de Gillian. Celui-ci m'arrêta et me dit :

— Mon jeune monsieur, les femmes de notre pays ne sont point comme celles de France ; elles ne se plaisent pas à écouter les belles paroles. Vos frais d'éloquence seront en pure perte. Ainsi, croyez-moi, vous ferez mieux d'aller vous coucher.

Confus et dépité, je me retirai. Chacun, sous le rouffe, était blotti dans sa boîte, derrière ses petits rideaux rouges. Je me jetai dans la mienne, où l'agitation de mon cerveau, le concert monotone des ronflements de mes voisins et le murmure du siffage me tinrent longtemps éveillé.

La porte du rouffe restait ouverte la nuit pour laisser pénétrer la fraîcheur, et de ma couchette, je distinguais parfaitement le pont qu'éclairaient les étoiles. Je vis alors une ombre venir s'établir à l'entrée ; je reconnus Prudy. Elle s'assit le dos contre la porte, enveloppée jusqu'aux talons d'une de ces épaisses vestes de Terre-Neuve qu'on nomme nord-ouest (prononcez *noirois*), parce qu'elles servent à garantir du souffle glacé des vents qui viennent dans cette direction. C'était sans doute un emprunt fait à Gillian.

Ainsi emmitouillée, la jeune femme croisa les bras et demeura immobile. Je l'aurais crue assoupie, si de loin en loin sa tête ne se fût levée doucement comme pour jeter un regard vigilant de mon côté. L'idée qu'elle voulait ainsi me protéger contre un danger inconnu me toucha vivement. Je la contempalai longtemps avec amour, et cependant, dois-je le dire, les perfides suggestions de Manuel revenaient par moments jeter les ténèbres dans

mon esprit et le froid dans mon cœur. Je restai donc couché ; cependant je ne la perdais pas de vue. Peu à peu sa tête s'affaissa sur sa poitrine, et elle parut céder au sommeil. L'exemple me gagna ; mes paupières se fermèrent aussi et je m'endormis profondément.

(Le Commerce.)

(La suite à un prochain numéro.)

CRITIQUE.

Les Anglais dans l'Inde.

V.

Les traits caractéristiques de la race indoue se retrouvent chez les cipayes. Une constitution faible, une circonspection naturelle et développée par les habitudes scrupuleuses d'un culte minutieux dans ses pratiques ; une agilité, une adresse merveilleuse ; une grande finesse de sens ; une organisation morale aussi délicate que leur structure physique ; un amour extrême du repos ; avec cela des passions soudaines irritables à l'excès ; telle est cette nature féconde en contrastes. Ainsi cet amour du repos s'allie au goût le plus vif pour les fatigues de la chasse. Ainsi tout un peuple doux et timide, si l'on heurte ses préjugés, se fera haïer plutôt que d'obéir. Ainsi ces êtres qui frémissent à la pensée de tuer un insecte, et pour qui la mort, suprême *far-niente*, est l'idéal du bonheur, s'imposent en guise de pénitences les tortures les plus raffinées, et vont se faire mutiler sous les roues d'un autel ambulante.

Chez eux, comme chez presque tous les peuples d'Orient, un singulier besoin de servitude dévouée : cette passion de l'obéissance, de la règle austère et dure, de la mortification sensuelle qui a si puissamment aidé le triomphe du dogme chrétien, et qui rend plus léger le joug de la discipline militaire. Le cipaye retrouve au régime sinon les *rites* de sa caste, au moins des prescriptions analogues, et des liens que l'habitude lui a rendus nécessaires. Aussi, pour peu que le chef auquel il appartient sache tirer parti du zèle, de l'affection, du respect innés que son inférieur a pour lui, il n'est pas de sacrifices, de dévouement qu'il n'en obtienne. M. B. de Penhoen cite des exemples merveilleux de cette subordination passionnée : ici c'est un régiment tout entier qui se présente volontairement pour suivre, dans une guerre lointaine, un colonel devenu l'idole de ses soldats ; là, ce sont des téméraires fabuleuses ; des *emprises* folles, toutes sans autre but que de mériter un éloge envié ; ailleurs, dans une famine, qui réduisait les troupes à vivre d'herbes et de racines, ce sont les cipayes gardant eux-mêmes, pour les Anglais, la petite provision de riz au partage duquel on n'admettait que ces derniers ; ailleurs encore ce sont des soldats qui se font massacrer pour donner à leur officier le temps de fuir, etc., etc.

Le cipaye est volontiers orgueilleux d'appartenir à tel ou tel corps. Il aime à porter le nom de son chef : il se vante d'être un *Italyburton*, un *Mathews*. Les cipayes qui avaient servi sous le duc de Wellington (alors sir Arthur Wellesley) se nomment encore aujourd'hui avec orgueil le « bataillon de Wellesley ». On agit sur leur esprit par les bons procédés, par les éloges, par tout ce qui tend à les élever à leurs propres yeux. Mais, malheur au chef ignorant et hautain qui porte atteinte à leur vive susceptibilité ; malheur à celui qui froisse certaines habitudes, certains préjugés tout puissants. En pareil cas, la résistance est tellement obstinée, tellement unanime que tout

doit fléchir devant elle. On n'a jamais pu acclimater, parmi les troupes indiennes, le châtiment honteux de la flagellation, qui fut partie, comme on sait, du code militaire anglais. Après bien des tentatives inutiles, il a fallu que les conquérans de la Péninsule se résignassent à recevoir de leurs humbles satellites une leçon de point d'honneur. Les cipayes disaient, comme ce soldat français condamné par M. de Saint-Germain à recevoir des coups de plat sabre :—“ Mon capitaine, je n'aime du sabre que la pointe,” et comme lui on les voyait fréquemment se suicider pour échapper à un supplice infamant.

Ces deux traits distinctifs du soldat indou—son obstination dans certaines idées, son dévouement à certains chefs,—n'ont jamais paru plus en relief que dans une insurrection où fut un instant compromis tout l'édifice de la puissance indo-britannique.

Le général Craddock, récemment arrivé dans l'Inde, avait publié des réglemens par lesquels il était enjoint aux cipayes de se raser le menton, de porter leurs moustaches coupées sur le même modèle, de ne jamais porter, sous les armes, ni leurs boucles d'oreilles, ni les marques distinctives de leurs castes. Il leur imposait, en outre, un turban dont la forme était réglée par le même statut.

Or, ce règlement, si peu fait, ce semble, pour soulever des tempêtes, choquait au suprême degré les indous ; et la défense de porter leurs insignes attaquait directement leurs idées religieuses. Les Musulmans, d'un autre côté, trouvaient au nouveau turban un faux air de ressemblance avec les shakos ou chapeaux européens, coiffure détestée par tout bon sectateur de l'islamisme. Tous crurent voir dans ces réformes extérieures le projet bien arrêté de les convertir à la foi chrétienne.

Un sourd mécontentement—dont les officiers ne virent pas le moindre symptôme—se propagea rapidement parmi les troupes. A deux heures de la nuit, une insurrection éclata dans le camp de Velore. Quatorze officiers, 89 sous-officiers sont massacrés. Les troupes européennes, en nombre très inférieur, se défendaient mal, et l'on ne sait quelle issue aurait pu avoir ce soulèvement fortuit, s'il ne se fût trouvé près de là, commandant un régiment de dragons indigènes, un chef adoré de ses soldats. Cet homme, un des officiers les plus distingués de l'armée anglaise, balança par son influence personnelle l'empire des sympathies nationales. Il sut décider ses cavaliers à charger les rebelles. Cet exemple suffit pour entraîner quelques autres régimens, et l'insurrection de Velore fut comprimée. Au témoignage de maint historien anglais, elle pouvait, gagnant les districts voisins, ruiner de fond en comble l'empire de la compagnie.

L'armée anglo-indienne a reçu, à diverses époques, trois organisations bien distinctes. La dernière, celle de 1796, a modifié dans ce qu'elles avaient de plus généreux les institutions antérieures. Elle ôte aux soldats indous tout espoir d'avancement, tout motif élevé d'émulation militaire. L'avancement pour les indigènes n'a jamais lieu qu'à l'ancienneté. De plus, il est borné au grade de *subahdar* ou capitaine ; et enfin ni ce grade ni aucun des grades inférieurs ne confère à celui qui l'obtient une véritable autorité. Chaque compagnie obéit, en effet, à deux classes d'officiers. Elle a un capitaine anglais en même temps qu'un *subahdar* indien, et ce dernier n'a de fait, que les attributions d'un véritable inspecteur de police. D'après les termes mêmes du règlement, il ne peut ni exercer une autorité distincte et séparée de celle de l'officier européen, ni s'interposer entre ce dernier et le cipaye, ni s'opposer à ce que ce dernier s'adresse direc-

ment au supérieur anglais, soit pour se plaindre, soit pour demander des ordres. Le *subahdar* ne peut, sous les peines les plus graves, chercher à connaître le sujet des réclamations que le cipaye peut avoir à former. Il est interdit à l'officier anglais de prendre le *subahdar* pour intermédiaire de ses communications avec les cipayes. Que, si vous demandez à quoi sert un pareil agent, le règlement vous répond à mots couverts : “ Les officiers indigènes sont la source d'où les officiers européens peuvent tirer les meilleurs renseignemens sur le caractère, les habitudes des sous-officiers et soldats de leur compagnie... L'officier indigène fera connaître les bonnes ou mauvaises dispositions de ses hommes, les occasions où elles pourront être mises en jeu... Il doit tenir les officiers européens au courant de la conduite et des sentimens de leurs soldats, etc., etc. (1).

Depuis que ces dispositions, bien calculées pour éteindre tout esprit militaire chez les Indous, sont définitivement en vigueur, l'armée indigène a changé d'aspect. Elle se recrutait naguère dans les hautes castes, parmi ces tribus belliqueuses et aristocratiques du *Rap-pootanah*, dont les traditions héroïques, l'éducation toute guerrière, l'intrépidité célèbre faisaient d'excellens soldats. Maintenant, elles envoient de jour en jour des recrues moins nombreuses aux armées du *Bergale* ou de *Madras*.

Le recrutement n'en souffre pas pour cela. La paie du cipaye, qui équivalait pour lui à ce que seraient 15 et 1800 fr. pour un soldat d'Europe, est un attrait puissant, auquel sont encore joints certains privilèges civils ; ce qui suffit pour remplir les cadres des deux armées. Mais elles sont graduellement envahies par les classes inférieures ; et, bien que le gouvernement anglais regrette de voir les emplois d'officiers tomber aux mains avilies d'un *vaysink* ou d'un *sudra*, il ne dépend pas de lui d'empêcher l'effet naturel des mesures que lui a dictées, sans aucun doute, une méfiance très suffisamment justifiée. Débordé par la force des choses, il enrôle jusqu'à des Juifs, qui, profitant de cette réhabilitation accidentelle, occupent maintenant la plus grande partie des grades d'officiers et sous-officiers.

L'orgueil et l'égotisme anglais ajoutent encore à ce qu'a de défectueux l'organisation de l'armée anglo-indienne. L'état-major européen exagère encore, dans ses rapports avec les officiers indigènes, cette froideur insultante, ces habitudes altières que les soldats anglais peuvent reprocher à leurs chefs. Rarement le jeune lieutenant qui débarque dans l'Inde au sortir de l'école militaire d'Addiscombe (spécialement affectée aux officiers de la compagnie), rarement, disons-nous, il daigne s'informer des préjugés, des mœurs, des habitudes établies parmi ses soldats. On a vu des généraux, récemment arrivés d'Argenterre, vouloir mener les cipayes à l'église ; un autre, criant que ses approvisionnement ne fussent perdus, prétendait les nourrir de bœuf salé. Bref, mille exemples d'insolentes ignorances et de maladroit despotisme, multipliés, il faut le dire, par l'humilité, la douceur, la résignation des Indous.

Cette résignation, néanmoins, il ne faudrait pas, nous l'avons vu, la croire sans bornes. A trois reprises différentes, depuis le commencement du siècle, la révolte armée a menacé de chasser les Anglais de l'Inde. A Velore, à Benarès, à Bareilly, l'insurrection, bien qu'étouffée en germe, a montré que l'établissement britannique, si solide en apparence, est construit au-dessus de profonds abîmes, dans les-

(1) *Abridged Code of military regulations*, sect. X et XII.

quels un subit ébranlement peut le précipiter d'un jour à l'autre. En lisant les enquêtes auxquelles on a eu recours afin de constater l'état de la domination anglaise, il est impossible de ne pas s'assurer de ce fait.

Un des hommes les plus graves, les mieux informés qui aient habité l'Inde disait devant la chambre des pairs :—“ Il y a dans ce pays, et plus qu'ailleurs, une classe nombreuse, se recrutant dans les classes inférieures, toujours prête à servir sous le drapeau qui lui assure sa subsistance.”—Un autre écrivain calcule qu'il existe dans l'Inde environ deux millions de soldats contraints par le gouvernement anglais à transformer leurs sabres en socs de charrue ; mais qui, au moindre signal, à la moindre espérance de pillage, ou bien sur l'excitation de chefs hardis et capables, sont toujours prêts à reprendre leurs armes.

D'ailleurs, à défaut d'armée, à défaut de guerre, un moment peut venir où les Indous, réduits au désespoir, adoptent en masse cette protestation terrible qu'on appelle le *dhurna*, et dont il faut bien donner une idée avant de finir cette longue analyse.

A Benarès, un agent du fisc *im'gna* d'imposer les maisons. Cette taxe, jusqu' alors inconnue aux Indous, leur parut abusive. La taxe sur les terres avait ses précédens. Les droits de douane étaient passés dans les habitudes commerciales du pays.—“ Mais, disaient les malheureux, si nos maisons sont imposées aujourd'hui, pourquoi nos femmes, pourquoi nos enfans, pourquoi nous-mêmes ne le serions-nous pas demain ?”

Peu à peu le mécontentement devint général, et la population tout entière adopta le *dhurna* comme moyen de protester contre le nouvel impôt. Or, le *dhurna* consiste à s'asseoir, à demeurer immobile, à ne prendre ni boisson ni nourriture jusqu'à ce que l'individu contre lequel est dirigé cette sorte d'anathème silencieux consente à réparer ses torts. D'après les croyances indoues, les esprits de ceux qui succombent en accomplissant cette terrible cérémonie reviennent comme autant de fantômes, tourmenter l'homme qui les a réduits à cette extrémité.

On vit donc, le même jour, les maisons de Benarès abandonnées, les magasins fermés, les tribunaux suspendus, les feux éteints. Puis un long cortège d'habitans,—ils étaient plus de trois cent mille,—allèrent s'asseoir dans une vaste plaine, voisine de la cité. Leur résolution, partagée par toute la population des environs, était de demeurer ainsi, privés de nourriture, jusqu'à ce que la faim eût fait de tous autant de cadavres, ou que justice leur eût été rendue.

Devant ce singulier *meeting*, la perplexité du gouvernement fut extrême. Chaque heure, maintenant, allait amener son péril. Le besoin devait rapidement décimer ces malheureux ; l'humidité des nuits développait chez eux des maladies endémiques. On était au moment des récoltes ; si elles ne se faisaient point, la province entière aurait à souffrir de la famine. D'un autre côté, si l'autorité fléchissait cette fois, elle donnait aux Indous une arme dont ils seraient désormais tentés de se servir contre toutes les mesures du gouvernement qu'ils regarderaient comme tyranniques.

Pendant qu'on délibérait, la faim commençait à exercer ses ravages. De plus, un orage affreux éclata. Ni l'orage, ni la faim n'avaient ébranlé l'obstination des Indous. Ils restaient pâles et mourans, sous des torrens de pluie, étendus dans l'espérance de marécage que l'inondation faisait autour d'eux.

Une circonstance inattendue vint en aide aux Anglais. Quelques-uns des *révoltés*,—si pareil nom peut s'appliquer à ces martyrs

volontaires,—s'avisèrent de remarquer que l'administration locale ne pouvait retirer une taxe imposée par le gouverneur-général. C'était donc à ce dernier qu'il fallait demander la révocation de son édit. Six mille députés furent désignés pour lui porter à Calcutta la requête des habitans de Benarès. Plus de vingt mille volontaires s'adjoignirent à eux, et le dhurna ne devait recommencer que si la pétition était rejetée.

L'ambassade était trop nombreuse pour un si long voyage, et, comme on le pense bien, les subsistances lui firent bientôt faute. Aussi diminuait-elle à vue d'œil, chacun s'arrêtant où les forces lui manquaient. Bientôt elle ne fut plus en nombre suffisant pour continuer sa route. Mais le gouvernement avait compris que la lutte offrait de trop grands dangers, et avant que le dhurna fût de nouveau résolu, il se hâta d'abolir la taxe.

En présence de tous ces faits comment ne pas conclure, avec M. B. de Penhoen que la situation du gouvernement anglais dans l'Inde est éminemment dangereuse; qu'il y vit au jour le jour, d'autant plus en péril qu'il y occupe plus d'espace et y domine plus de peuples; que les douze cents employés de la compagnie, chargés de régir les destinées de deux cents millions de sujets, sont au-dessous de leur tâche; que leur destinée est à la merci de troupes sur la fidélité desquelles ils n'ont aucun droit de compter, puisque cette fidélité, purement mercenaire, peut un jour ou l'autre rencontrer un enchérisseur. Notre écrivain, exact et consciencieux avant tout, se rend compte, sous toutes les formes, du grand problème qu'il a voulu examiner. Il étudie les progrès du christianisme tel que le prêchent les missionnaires protestans, et il les trouve complètement insignifiants. Au dire même de ces missionnaires, le culte de Luther n'a pas plus de quatorze mille prosélytes sur cet immense territoire de l'Inde anglaise. Il se demande si la colonisation peut venir en aide à la conquête, et dès l'abord il trouve la colonisation impossible. En supposant, en effet, que le laboureur argais pût vivre, sous le climat de l'Inde, aux mêmes conditions que le laboureur indou, —et il coûte dix fois davantage;—en supposant que les deux races, profondément séparées par leur état de civilisation, puissent arriver à former une seule société,—ce que nient tous les publicistes compétens,—il existe un obstacle insurmontable à cette fusion. L'enfant né dans l'Inde de parens anglais n'arrive presque jamais à l'âge viril. Le colonel Hopkinson avait été frappé de ce fait, observé par hasard, et dans un seul district. Il fut amené à le vérifier pour le reste de la Péninsule, et il est resté prouvé que, par rapport au nombre des naissances, le nombre des Européens pur sang, nés et vieilliss dans l'Inde, était tout à fait insignifiant.

Quant à la population mixte, elle est peu considérable. A peine, dans les trois Présidences, l'évalue-t-on à vingt mille individus, et ce nombre est stationnaire depuis un grand nombre d'années. Les mœurs, les caractères, les préjugés argais ont partout amené des résultats analogues. S'il est une race répulsive, compacte, qui s'impose et ne se mêle point, c'est celle de ces insulaires froids et fermes. Il y a plus: elle rejette avec horreur et mépris les rejets issus d'elle et d'un peuple étranger.

Dans l'Inde, cette répulsion est partagée par les indigènes; et d'ailleurs le nombre relatif des représentans de chaque race est trop disproportionné pour que la classe mulâtre ne soit pas absorbée, tantôt dans l'une, tantôt dans l'autre. Bien élevé, riche, favorisé par les circonstances, le fils d'un Argais et d'une

Indienne épouse une Anglaise et redevient Anglais. Pauvre, abandonné, sans protecteur, il suit le sort de sa mère et disparaît dans l'immense population d'où elle est sortie. Nous ne nous occuperons pas, et pour cause, de ce que devient le fils d'un Indien et d'une Anglaise. C'est une exception si rare qu'elle ne saurait compter.

La conquête armée doit donc subsister violente, oppressive, comme elle est, jusqu'au moment où une force quelconque brisera cette iniquité providentielle. Comme l'Irlande, dont elle est sœur et par la misère et par l'asservissement, l'Inde est à l'Angleterre une menaçante richesse, un de ces biens mal acquis dont la possession est accompagnée de remords, de troubles, de dangers. Par là, elle est accessible aux coups de la Russie, et M. B. de Penhoen a résumé tous les faits qui attestent l'incessant progrès des Russes en Orient. De là, si elle était engagée dans une lutte européenne, peut partir un cri de révolte qui paralyserait ses meilleures forces et gâcerait son courage. Et cependant, il lui est impossible maintenant de résigner volontairement ce sceptre si lourd, si périlleux. Elle sait,—ses écrivains le lui apprennent chaque jour,—que, pour conserver l'Inde, il faut plus de génie, plus de courage mille fois, et plus de sacrifices qu'il n'en a fallu pour la conquérir. Elle sait que, tout en pressurant jusqu'à l'épuisement le plus complet, ces malheureuses contrées, elle en retire à peine de quoi subvenir aux frais de son établissement despotique (1). Elle se sent condamnée à une domination qui lui pèse plus qu'elle ne lui rapporte, et peut prévoir, en frémissant, qu'un jour sans doute elle expiera chèrement toutes les souffrances dont elle aura été l'agent impassible, l'ordonnatrice méthodique et sans pitié.

Un beau rôle cependant lui appartient encore; et ce rôle lui a été tracé par un des lieutenans qui ont régi pour elle les provinces indostaniques. En parlant des liens de fer qui unissent la colonie indienne à sa lointaine métropole: « Cette connexion, disait le major-général Briggs, cette connexion est contre nature. Tout nous annonce qu'elle doit finir. Préparons-nous donc à cette séparation. Préparons-y également les peuples de l'Inde, en leur donnant les moyens de se gouverner, de se défendre par eux-mêmes, les laissant ainsi disposés à continuer avec nous d'amicales relations.

A ce rôle de intrice désintéressée, d'initiative civilisatrice, l'écrivain dont nous avons essayé de résumer les longs travaux convie également l'Angleterre; mais il faut bien reconnaître que c'est là le vœu d'un généreux utopiste, plutôt que les conseils d'un homme d'état. Les obstacles que la Grande-Bretagne a rencontrés jusqu'à présent et rencontrera toujours quand il sera question pour elle de maintenir son empire dans l'Inde, ces obstacles disparaîtraient-ils si elle bornait son ambition à émancher la Péninsule? trouverait-elle plus d'embaras à la civiliser qu'à la soumettre? et si elle avait en main les moyens d'action que suppose l'œuvre de la réorganisation qu'on lui demande, aurait-elle à s'inquiéter des dangers qu'on lui signale?

Non, vraiment; l'Angleterre va devant elle, poussée par le destin, et pas plus qu'à toute autre puissance il ne lui sera donné de détourner l'inevitable enchaînement des choses. Vouloir que du mal naisse le bien; qu'une œuvre de rapine, dictée par l'avarice, devienne un héroïque effort d'abnégation; que le sang versé, le vol, les exactions de toutes sortes,

(1) Il est prouvé que, sans le commerce de l'opium, le budget de l'Inde présenterait un notable déficit.

amènent pour résultat direct le plus grand progrès et le plus grand bien-être d'un peuple opprimé, c'est exiger des hommes et des faits humains ce que la Providence elle seule peut accomplir.

OLD NICK.

LES VOLEURS DANS LES PYRÉNÉES.

Les traboucaires.

Nous avons parlé à diverses reprises de ces bandits qui, sous le nom de Traboucaires, ont désolé la frontière du département des Pyrénées-Orientales et particulièrement de l'arrondissement de Céret. Nous recevons aujourd'hui sur ces bandits, qui ne s'étaient rendus que trop redoutables, des détails qui semblent appartenir à une autre époque, mais dont l'exactitude sera prouvée lorsque l'on connaîtra la procédure qui s'intruit contre eux.

Dans les derniers mois de 1844, un certain nombre de carlistes espagnols, fatigués de la vie des dépôts, et préférant la vie de guérilla, dont ils avaient déjà goûté, se réunirent à Las-Illas, petit village français voisin de la frontière espagnole, et s'y organisèrent en bandes. Le 6 décembre, voulant échapper aux troupes espagnoles qui les poursuivaient, ils tombèrent à la Mouga sur un poste français qui les repoussa vigoureusement; ils se retirèrent laissant plusieurs des leurs sur le terrain. Le sergent Bagué, du 10^e de ligne, qui commandait le poste, se comporta avec beaucoup de courage.

C'est à peu près à partir de cette époque que des bandes commencèrent à compromettre sérieusement la tranquillité publique. L'une, composée d'une vingtaine d'individus, avait pour chef le nommé Vigne, dit Pel-Cagnes (pèle-roseau); l'autre; de treize, était commandée par le nommé Espel, dit Fray (le moine), et par le féroce Sugals, dont le nom seul fait trembler tous les paysans de la Catalogne.

Comme on l'a déjà dit, ces bandits avaient choisi Las-Illas pour leur quartier-général; ils s'y procurèrent des armes et des munitions; quelques-uns, les chefs surtout, s'armèrent de tromblons ou traboucas (*trabucos*), d'où leur vient le nom de Traboucaires.

Ainsi armés, ils ne voyageaient que la nuit, obtiennent le gîte par des menaces de mort dans quelques métairies isolées, ou passaient le jour dans des grottes. Ils ne descendaient que rarement dans la plaine. Quelques uns d'entr'eux se détachaient parfois, allaient à la ferme de quelque riche propriétaire et y laissaient un billet dans lequel il était dit que si, à tel jour, à telle heure, une somme de 20, 40 ou 50 mille francs n'était pas déposée en tel endroit, la ferme serait brûlée et les habitans égorgés.

Les autorités prirent enfin des mesures énergiques. Le 20 février, la gendarmerie se transporte à Las-Illas, où plusieurs traboucaires avaient été signalés, et malgré un froid des plus intenses, la maison fut cernée de nuit. Le maréchal-des-logis pénétra dans la maison avec le reste de ses hommes. Peine inutile, les traboucaires, avertis, passèrent sur le corps de deux malheureux gendarmes qu'ils tuèrent à bout portant, et, grâce à leur agilité vraiment prodigieuse, ils échappèrent tous. C'était la bande de Vigne.

Plus tard, quelques-uns d'entr'eux et leurs complices, furent arrêtés; ils vont incessamment passer aux russes.

Cependant la bande Sugals ne restait pas inactive; comme l'autre, elle avait arrêté et séquestré plusieurs individus, qu'elle n'avait relâchés qu'après leur avoir fait payer de fortes rançons.

Le 28 février dernier, Sagals, Fray et leurs hommes s'embusquent sur la route à mi-chemin de Barcelonne à Gironne. La diligence qui fait le service entre ces deux villes passe pendant la nuit, portant quinze voyageurs. Les bandits l'arrêtent, font descendre les voyageurs et leur ordonnent de vider leurs poches et de se défaire de leurs bijoux, qu'ils leur font jeter sur une cape étendue près de la voiture, menaçant de mort ceux qui conserveraient la moindre valeur sur eux. Ils leur demandèrent ensuite leurs papiers, et, après en avoir pris connaissance, ils désignèrent quatre voyageurs pour les suivre dans les montagnes, jusqu'à ce que leurs familles eussent payé leur rançon. L'un d'eux gagna son gardien avec quelques quadruples qu'il était parvenu à faire glisser dans ses bottes, et se blottit sous le ventre des mules qui entraînaient la diligence. Les trois autres furent emmenés : c'étaient Belbe, âgé de 50 ans environ et infirme ; Roger, fils d'un banquier de Figuières, et Massot de Darnius. La mère de ce dernier se jeta aux pieds des misérables, demandant grâce pour son fils, les priant de lui laisser suivre son enfant. Ils la repoussèrent brutalement, en lui disant qu'avant peu elle recevrait de leurs nouvelles. Ils cherchèrent alors celui qui s'était échappé ; mais un signal parti d'une hauteur voisine les avertit de l'approche du danger, et ils s'en allèrent, traînant après eux leurs prisonniers.

Quelques jours après, Mme Massot reçoit une lettre de son fils, accompagnée d'un billet écrit par un brigand, et signé du pseudonyme *Juan Toraben*, dans lequel on lui disait que, si elle tenait à revoir son fils, il lui fallait payer une rançon de mille onces d'or (84,000 francs), et que si, au bout d'un certain laps de temps, l'or n'était pas au lieu indiqué, on lui enverrait une des oreilles de son fils, et que, si ce premier avertissement ne suffisait pas, on lui enverrait la deuxième, puis enfin la tête.

L'autorité espagnole, instruite de ce qui se passait, conseilla à Mme Massot de chercher à gagner du temps, et de concert avec l'autorité française, les mesures suivantes furent prises pour s'emparer de la bande et délivrer les malheureux séquestrés, dont les parents avaient reçu des lettres et des avertissements dans le genre de ceux de Mme Massot.

On convint que le territoire de Las-Illas serait le lieu où l'on attirerait la bande, sous prétexte de lui compter la rançon de Massot ; on fixa le jour au 19 avril. Des troupes françaises et espagnoles devaient s'embusquer sur leur territoire respectif à onze heures. A minuit, la bande devait arriver ; on la cernait ; pas un ne devait échapper.

Les Espagnols se trouvèrent embusqués à dix heures, les bandits arrivèrent quelques instants après. L'officier espagnol, soit présomption, soit frayeur, fit faire feu sur eux dès qu'il les vit ; ils ripostèrent et disparurent avec l'agilité de véritables chamois.

Cependant la troupe française approchait de son poste ; elle entend du bruit ; le sergent qui la commandait la fait arrêter, ordonne à ses hommes de se disperser et crie : Qui vive ! le mot traboucyres, et une décharge de coups de carabines et de tromblons furent la réponse ; on riposta, des cris annoncèrent qu'un homme était touché. L'obscurité empêcha de rien distinguer. Le lendemain on retrouva une cape et à côté de larges traces de sang. L'expédition avait manqué complètement par la faute de l'officier espagnol.

Quelques jours se passèrent sans aucun événement remarquable. Les bandits avaient été aperçus sur différents points du territoire français et espagnol.

Dans la nuit du 3 au 4 mai, deux patrouilles françaises se rencontrant sur le territoire de Saint-Laurent de Cérêt, se fusillèrent à bout portant ; un douanier fut tué ; quelques mots catalans prononcés par ce malheureux, causèrent cette fatale méprise.

Enfin le 3 mai, on apprend que la bande Sagals est chez un fermier près de Corsavy, à cinq ou six lieues de Cérêt. Les dispositions sont bientôt prises, la ferme est cernée. Les traboucyres cherchent à fuir, trois tombent sous le feu de la troupe, deux très grièvement blessés, le troisième légèrement.

L'un d'eux cependant, malgré la balle qui lui traversait l'épaule et lui avait brisé l'omoplate, se réfugia dans des précipices affreux, se cacha dans l'eau presque jusqu'au cou, et ne put être atteint qu'après une heure de poursuite. C'était Espel, l'un des chefs.

La bande entière était prise, mais les séquestrés n'étaient pas avec elle ; quel était leur sort ? On ne le sut que trop tôt.

Quelques jours après cette arrestation, le berger de la ferme trouva dans le grenier où avaient couché les Traboucyres un papier ensanglanté contenant deux oreilles humaines, à peu près en état de putréfaction ; quelques cheveux blonds y adhéraient ; c'étaient celles de l'infortuné Massot de Darnius, dont quelques jours après on retrouva le cadavre dans une grotte, sur le territoire espagnol, percé de onze coups de poignard dans la région abdominale, la gorge ouverte, les oreilles et les parties génitales enlevées. La plaie de l'une des oreilles était complètement cicatrisée, l'autre paraissait plus récente.

Roger, fils du banquier de Figuières, avait été tué dans une rencontre avec les Moussous de la Squadra (sorte de gendarmerie espagnole), par une balle qui l'atteignit à la tête.

Quant à Belbe, malade déjà et affaibli par les marches forcées qu'on lui faisait faire dans la montagne, il fut abandonné sur la neige, où il mourut sans secours quelques jours après son arrestation.

Le récit de ces atrocités semble faire présumer que toute idée religieuse était étrangère à ces misérables ; eh bien ! chacun d'eux était porteur d'un chapelet, et quelques-uns avaient des reliquaires en argent d'une assez grande valeur.

Dans la ferme où ils ont été arrêtés et où ils ont passé deux jours au moins, matin et soir ils s'agenouillaient et faisaient leur prière en commun. L'un des blessés avait demandé les secours de la religion, et les a reçus avec beaucoup de recueillement. Il est mort le lendemain des suites de ses trois blessures ; les efforts de la justice ont été impuissants pour obtenir des révélations ; il avait cependant promis au prêtre de dire la vérité.

Leur projet, en venant ainsi à Corsavy, était d'enlever deux riches propriétaires de forges du pays, et de les faire rançonner après les avoir intimidés par la vue du cadavre de Massot.

Pour ne pas exciter de défiance ils avaient caché leurs armes à quelque distance, circonstance fort heureuse, car on ne les aurait pas eus vivants. L'un d'eux, malgré leur système de dénégation absolue, tint ce propos à un des militaires qui les avaient arrêtés.

Cette capture paraît avoir démoralisé les autres traboucyres, qui sont probablement entrés dans divers dépôts de France ; car, sauf quelques arrestations sur la grande route et aux portes mêmes de Cérêt, dans le courant des vingt premiers jours de mai, on n'en a plus entendu parler sérieusement. Ils avaient formé le projet d'enlever leurs compagnons de la prison de Cérêt, qui est très faible ; mais l'attitude et l'activité des diverses autorités

et des forces dont elles disposaient leur en a imposé et a fait avorter ce complot, qui a été bien près de réussir.

L'instruction est à peu près terminée ; ils passeront très probablement aux assises du mois d'août.

Enfin, grâce au concours et au zèle de toutes les autorités, le pays est tranquille, pour quelque temps du moins. Les baigneurs peuvent, en toute sécurité, venir passer la saison des bains à la Preste, au Vernay et à Amélie-les-Bains, site enchanteur, à deux petites lieues de Cérêt.

(Constitutionnel.)

Economic Politique.

ANALYSE OU ABRÉGÉ

DU

TRAITÉ D'ÉCONOMIE POLITIQUE DE J.-B. SAY.*

LIVRE PREMIER.

DE LA PRODUCTION DES RICHESSES.

CHAPITRE NEUF.—*Des différentes manières d'exercer l'industrie commerciale, et comment elles concourent à la production.*

Toutes les denrées ne viennent pas indifféremment partout. Celles qui sont le produit du sol dépendent des qualités du sol et du climat, qui varient d'un endroit à l'autre. Celles qui sont le produit de l'industrie ne viennent elles-mêmes que dans certains lieux plus favorables à leur fabrication.

Il en résulte dans des lieux où elles ne croissent pas naturellement (et n'oublions pas que j'applique ce mot aux productions de l'industrie comme aux productions du sol), il en résulte, dis-je, que, pour parvenir en ces lieux-là, pour y être complètement produites, pour être mises au point d'y être consommées, il leur manque une façon, et cette façon, c'est d'y être transportées.

Elle est l'objet de l'industrie que nous avons nommée commerciale.

Les négociants qui vont chercher ou qui font venir des marchandises (1) de l'étranger, et qui portent ou envoient des marchandises dans l'étranger, font le commerce extérieur.

Ceux qui achètent des marchandises de leur pays, pour les revendre dans leur pays, font le commerce intérieur.

Ceux qui achètent des marchandises par grosses parties pour les revendre aux petits marchands, font le commerce en gros. Ceux qui les achètent en gros pour les revendre aux consommateurs, font le commerce de détail (2).

Le banquier reçoit ou paie pour le compte d'autrui, ou bien fournit des lettres de change payables en d'autres lieux que ceux où l'on est ; ce qui conduit au commerce de l'or et de l'argent.

Le courtier cherche pour le vendeur des acheteurs, et pour les acheteurs des vendeurs.

Tous font le commerce, tous exercent une industrie qui tend à rapprocher la denrée du consommateur. Le détaillant qui vend du poivre à l'once, fait un commerce aussi indispen-

* Voyez les numéros 9, 13, 16, 22, 23, et 28 de la Revue.

(1) On appelle *marchandise* un produit qu'on achète dans le but de le revendre ; et *denrée*, un produit qu'on achète pour le consommer.

(2) On appelle *négociant*, le commerçant qui achète et vend en gros ; et *marchand*, le commerçant qui achète en gros du négociant pour revendre en détail au consommateur.

sable pour le consommateur que le négociant qui envoie, pour l'acheteur, un navire aux Moluques; et, si ces diverses fonctions ne sont pas exercées par le même commerçant, c'est parcequ'elles le sont plus commodément et à moins de frais par plusieurs. Développer les procédés de toutes ces industries, serait l'objet d'un *Traité du Commerce* (3). Ici nous devons seulement chercher de quelle façon et jusqu'à quel point elles influent sur la production des valeurs.

Nous verrons au second livre comment la demande qu'on fait d'un produit, fondée sur l'utilité dont il est, se trouve bornée par l'étendue des frais de production, et suivant quel principe s'établit en chaque lieu sa valeur. Il nous suffit ici, pour comprendre ce qui a rapport au commerce, de regarder la valeur du produit comme une *quantité donnée*. Ainsi, sans examiner encore pourquoi l'huile d'olive vaut 30 sous par livre à Marseille, et 40 sous à Paris, je dis que celui qui en fait venir de Marseille à Paris augmente de 10 sous la valeur de chaque livre d'huile.

Et qu'on ne s'imagine pas que sa valeur intrinsèque n'en soit pas augmentée; elle l'est bien réellement, de même que la valeur intrinsèque de l'argent est plus grande à Paris qu'elle ne l'est à Lima.

En effet, le transport des marchandises ne peut s'opérer sans le concours de divers moyens, qui tous ont leur valeur intrinsèque aussi, et parmi lesquels le transport proprement dit n'est pas toujours le plus dispendieux. Ne faut-il pas un établissement commercial au lieu où l'on rassemble la marchandise, un autre au lieu où elle arrive, des magasins, des emballages? Ne faut-il pas des capitaires pour faire l'avance de sa valeur? N'y a-t-il pas des commissionnaires, des assureurs, des courtiers à payer? Ce sont là des services vraiment productifs, puisque sans eux il est impossible au consommateur de jouir de la denrée, et que, si on les suppose réduits par la concurrence à leur taux le plus bas, aucun autre moyen ne pourrait l'en faire jouir à meilleur marché.

Dans le commerce, de même que dans l'industrie manufacturière, la découverte d'un procédé expéditif ou économique, un meilleur emploi des agents naturels, comme celui d'un canal au lieu d'une grande route, la destruction d'un obstacle, d'un renchérissement opposé par la nature ou par les hommes, diminuent les frais de production, et procurent au consommateur un gain qui ne coûte rien au producteur. Il baisse alors son prix sans perte, parceque, s'il fait payer moins cher, c'est qu'il est tenu à moins dépenser. C'est par cette raison que les chemins de fer, les canaux, les ponts, l'abolition des douanes des péages, tout ce qui favorise les communications intérieures, est favorable à la richesse d'un pays.

Les mêmes principes s'appliquent au commerce étranger comme au commerce intérieur. Le négociant qui envoie des soieries en Allemagne, en Russie, et qui vend à Pétersbourg 8 francs une aune d'étoffe qui vaut 6 francs à Lyon, crée une valeur de deux francs par aune. Si le même négociant fait venir en retour des fourrures de Russie, et s'il vend au Havre pour \$240, ce qui lui aura coûté à Riga \$200, ou une valeur équivalente à \$200, il y aura eu une nouvelle valeur de \$40 créée et partagée par les divers agents de cette production, quelles que soient les nations auxquelles ils appartiennent et leur importance dans les fonctions produc-

(3) Voyez l'excellent traité de J. R. McCulloch, publié à Londres en 1833, sous les auspices de la Société pour la Diffusion des Connaissances Utiles.

tives, depuis le gros négociant jusqu'au simple crocheteur (4). La nation française s'enrichit de ce que gagnent là-dedans les industriels et les capitaux français; la nation russe, de ce que gagnent les industriels et les capitaux russes. — Ce pourrait être même une nation étrangère à la France et à la Russie qui fit les bénéfices du commerce mutuel de ces deux nations; et ces deux nations n'y perdraient rien, si leurs industriels avaient chez eux d'autres emplois également lucratifs de leur temps et de leurs capitaux. Or, la circonstance d'un commerce extérieur actif, quelqu'en soient les agents, est très propre à vivifier l'industrie intérieure. Les Chinois, qui laissent fuir à d'autres nations tout leur commerce extérieur, n'en font pas moins des profits considérables, puisqu'ils suffisent, sur un territoire égal à l'Europe en surface, à l'entretien d'un nombre d'habitants double de ce qu'en contient l'Europe. Un marchand dont la boutique est bien achalandée, ne fait pas de moins bonnes affaires que le colporteur qui va offrant la sienne par le pays. Les jalousies commerciales ne sont que des préjugés, des fruits sauvages qui tomberont quand ils seront parvenus à maturité.

Il y a un commerce qu'on appelle de spéculation, et qui consiste à acheter des marchandises dans un tems pour les revendre au même lieu et intactes, à une époque où l'on suppose qu'elles se vendront plus cher. Ce commerce lui-même est productif: son utilité consiste à employer des capitaux, des magasins, des soins de conservation, une industrie enfin, pour retirer de la circulation une marchandise lorsque sa surabondance l'avilissait, en ferait tomber le prix au-dessous de ses frais de production, et découragerait par conséquent sa production, pour la revendre lorsqu'elle deviendrait trop rare, et que son prix étant porté au-dessus de son taux naturel (les frais de production,) elle causerait de la perte à ses consommateurs. Ce commerce tend, comme on voit, à transporter, pour ainsi dire, la marchandise d'un tems dans un autre, au lieu de la transporter d'un endroit dans un autre. S'il ne donne point de bénéfice, s'il donne de la perte, c'est une preuve qu'il était inutile, que la marchandise n'était point trop abondante au moment où on l'achetait, et qu'elle n'était point trop rare au moment où on l'a revendue. On a aussi appelé les opérations de ce genre, *commerce de réserve*, et cette désignation est bonne. Lorsqu'elles tendent à accaparer toutes les denrées d'une même espèce, pour s'en réserver le monopole et la revente à des prix exagérés, on nomme cela des *accaparements*. Ils sont heureusement d'autant plus difficiles que le pays a plus de commerce, et par conséquent plus de marchandises de tout genre dans la circulation.

Le commerce de transport proprement dit (*carrying trade*), consiste à acheter des marchandises hors de son pays pour les revendre hors de son pays. Cette industrie est favorable non seulement au négociant qui l'exerce, mais aux deux nations chez lesquelles il va l'exercer, par les raisons exposées ci-haut en parlant du commerce extérieur. Les Français l'ont fait avec succès, en tems de paix, d'un port du Levant à l'autre, leurs armateurs pouvant se procurer des capitaux à meilleur compte que les Levantins, et se trouvant peut-être moins exposés aux avanies de leur abominable gouvernement; d'autres ont succédé aux Français, et ce commerce de transport, loin d'être funeste aux sujets du Turc, contribue à entretenir le peu d'indus-

(4) On voit au Livre II, chapitre 7, dans quelles proportions ce partage a lieu ordinairement.

trie de ces contrées. Des gouvernements, moins sages en cela que celui de Turquie, ont interdit aux armateurs étrangers le commerce de transport chez eux. Si les nationaux pouvaient faire ce transport à meilleur compte que les étrangers, il était superflu d'en exclure ces derniers; si les étrangers pouvaient le faire à moins de frais, on se privait volontairement du profit qu'il y avait à les employer.

Rendons cela plus sensible par un exemple.

Le transport des chanvres de Riga au Havre revient, dit-on, à un navigateur hollandais à \$7 par tonneau. Nul autre ne pouvait les transporter si économiquement; le Hollandais peut le faire. Il propose au gouvernement français, qui est consommateur du chanvre de Russie, de se charger de ce transport pour \$9 par tonneau. Il se réserve, comme on voit, un bénéfice de \$1. Je suppose encore que le gouvernement français, voulant favoriser les armateurs de sa nation, préfère employer des navires français auxquels le même transport reviendra à \$10, et qui, pour se ménager le même bénéfice, le feront payer \$11. Qu'en résultera-t-il? Le gouvernement aura fait un excédant de dépense de \$3 par tonneau, pour en faire gagner \$1 à ses compatriotes; et comme ce sont des compatriotes également qui paient les contributions sur lesquelles se prennent les dépenses publiques, cette opération aura coûté \$3 à des Français, pour faire gagner \$1 à d'autres Français (5).

D'autres données donneront d'autres résultats; mais toujours analogues, car c'est la seule méthode à suivre dans ce calcul.

Il n'est pas besoin d'invertir que j'ai considéré jusqu'à ce moment l'industrie nautique seulement dans ses rapports avec la richesse publique; elle en a d'autres avec la sûreté de l'état. L'art de la navigation, qui sert au commerce, sert encore à la guerre. Lorsque l'Angleterre, par son acte de navigation, a interdit à tout bâtiment dont les armateurs et l'équipage ne seraient pas au moins pour les trois quarts Anglais, de faire le commerce de transport pour elle, son but a été non pas autant de recueillir le bénéfice qui en pouvait résulter, que d'augmenter ses forces navales et de diminuer celles des autres puissances, particulièrement de la Hollande, qui faisait alors un grand commerce de transport, et qui était à cette époque le principal objet de la jalousie anglaise.

On ne peut nier que cette vue ne soit celle d'une habile administration, en supposant toutefois qu'il convienne à une nation de dominer sur les autres. *Toute cette vieille politique tombera. L'habileté sera de mériter la préférence, et non de la réclamer de force. Les efforts qu'on fait pour s'assurer la domination ne procurent jamais qu'une grandeur factice qui fait nécessairement de tout étranger un ennemi. Ce système produit des dettes, des abus, des tyrans et des révolutions; tandis que l'attrait d'une convenance réciproque procure des amis, étend le cercle des relations utiles; et la prospérité qui en résulte est durable, parcequ'elle est naturelle.*

CHAPITRE DIX. — *Quelles transformations subissent les capitaux dans le cours de la production.*

Nous avons vu (chapitre 3) de quoi se composent les capitaux productifs d'une nation, et quels sont leurs usages. Il fallait le dire alors pour embrasser d'ensemble des moyens de production. Nous allons observer main-

(5) Voyez la note (1), 1ère colonne, page 299 de la Revue.

tenant ce qui leur arrive dans le cours de la production, comment ils se conservent et comment ils s'accroissent.

Pour ne point fatiguer l'esprit du lecteur par des abstractions, nous commencerons par des exemples, et les choisirons dans les faits les plus communs. Les principes généraux en sortiront ensuite d'eux-mêmes, et le lecteur sentira la possibilité de les appliquer à tous les autres cas sur lesquels il voudra porter un jugement sain.

Lorsqu'un cultivateur fait lui-même valoir ses terres, outre la valeur de sa terre, il doit posséder un capital, c'est-à-dire une valeur quelconque composée en premier lieu des défrichemens et constructions, qu'on peut, si l'on veut, considérer comme faisant partie de la valeur du fonds, mais qui sont cependant des produits de l'industrie humaine et un accroissement de la valeur du fonds. Cette portion du capital s'use peu; quelques réparations faites à mesure suffisent pour lui conserver son entière valeur. Si ce cultivateur trouve chaque année, sur les produits de l'année, de quoi subvenir à ces réparations, cette portion du capital se trouve par là perpétuellement maintenue.

Une seconde partie du capital de ce même cultivateur se compose d'outils aratoires, d'ustensiles, de bestiaux qui s'usent plus rapidement, mais qui s'entretiennent et au besoin se renouvellent de même aux dépens des produits annuels de l'entreprise, et conservent ainsi leur valeur entière.

Enfin, il faut des provisions de plusieurs espèces, des semences, des denrées et des fourrages pour l'entretien des hommes et des animaux, de l'argent pour le salaire des manouvriers, etc. Remarquez que cette portion du capital se dénature tout à fait dans le cours d'une année, et même plusieurs fois par an. L'argent, les grains, les provisions de tous genres se dissipent en totalité; mais il se fait, et nulle partie d'un capital n'est perdue, si le cultivateur, indépendamment des profits qui paient le service productif du terrain (ou le fermage,) le service productif du capital lui-même (ou l'intérêt), et le service productif de l'industrie qui les a mis en jeu, est parvenu, au moyen de ses produits de l'année, à rétablir ses approvisionnements en argent, en grains, en bestiaux, fût-ce même en foin, jusqu'à former une valeur égale à celle avec laquelle il a commencé l'année d'après.

On voit que, bien que presque toutes les parties du capital aient reçu des atteintes, et que quelques unes aient même été anéanties tout à fait, le capital a néanmoins été conservé; car un capital ne consiste pas en telle ou telle matière, mais en une valeur qui n'est pas altérée toutes les fois qu'elle reparait en d'autres matières d'une égale valeur.

On conçoit même aisément, si cette terre a été assez vaste et son exploitation conduite avec assez d'ordre, d'économie et d'intelligence, que les profits du cultivateur, après que son capital a été rétabli dans son entière valeur, et que toutes ses dépenses et celles de sa famille ont été payées, lui aient fourni un excédant à mettre de côté. Les conséquences qui résulteraient de l'emploi de cet excédant sont fort importantes, et feront la matière du chapitre suivant. Il suffit, quant à présent, de bien concevoir que la valeur du capital, quoique consommée, n'est point détruite, parce qu'elle a été consommée de manière à se reproduire, et qu'une entreprise peut se perpétuer et donner tous les ans de nouveaux produits avec le même capital, quoiqu'il soit consommé sans cesse.

Après avoir suivi les transformations que subit un capital dans l'industrie agricole, on sui-

vera sans peine les transformations qu'il subit dans les manufactures et le commerce.

Dans les manufactures, il y a, comme dans l'agriculture, des portions du capital qui durent plusieurs années, comme les bâtimens des usines, les machines et certains outils, tandis que d'autres portions changent totalement de forme; c'est ainsi que les huiles, la soude, que consomment les savonniers, cessent d'être de l'huile, de la soude, pour devenir du savon. C'est ainsi que les drogues pour la teinture cessent d'être de l'indigo, du bois d'Inde, du rocou, et font partie des étoffes qu'elles colorent. Les salaires et l'entretien des ouvriers sont dans le même cas.

Dans le commerce, la presque totalité des capitaux subit, et souvent plusieurs fois par année, des transformations complètes. Un négociant, avec des espèces, achète des étoffes et des bijoux: première transformation. Il les envoie à Buenos-Ayres, où on les vend: seconde transformation. Il donne ordre d'en employer le montant en peaux d'animaux: troisième transformation. Cette marchandise, arrivée au lieu de sa destination, est vendue à son tour; la valeur en est remise en effets de commerce sur Paris; et ces valeurs, changées en espèces, reproduisent le capital, et probablement avec bénéfice, sous sa première forme, celle d'une monnaie française.

On voit que les choses faisant office de capital sont innombrables; et si, dans un moment donné, on voulait connaître de quoi se compose le capital d'une nation, on trouverait qu'il consiste en une multitude d'objets, de denrées, de matières dont il serait absolument impossible d'assigner avec quelque exactitude la valeur totale et dont quelques unes même sont à plusieurs milliers de lieues de ses frontières. On voit en même temps que les denrées les plus fugitives et les plus viles sont non seulement une partie, mais une partie souvent indispensable de ce capital; que, quoique perpétuellement consommées et détruites, elles ne supposent point que le capital lui-même soit consommé et détruit, pourvu que sa valeur soit conservée; et que, par conséquent, l'introduction, l'importation qui peut avoir lieu de ces denrées viles et fugitives, peut avoir le même avantage que l'introduction des marchandises plus durables et plus précieuses, comme l'or et l'argent; qu'elles en ont vraisemblablement l'avantage du moment qu'on les préfère; que les producteurs sont les seuls juges compétens de la transformation, de l'extraction, de l'introduction de ces diverses denrées et matières, et que toute autorité qui intervient là-dedans, tout système qui veut influencer sur la production, ne peut qu'y être nuisible.

Il y a des entreprises où le capital est entièrement rétabli, et recommence de nouveaux produits plusieurs fois par année. Dans les manufactures où trois mois suffisent pour confectionner et vendre un produit complet, le même capital peut remplir le même office quatre fois par an. Le profit qu'il rapporte est ordinairement proportionné au temps qu'il est occupé. On comprend qu'un capital qui rentre au bout de trois mois ne rapporte pas un profit aussi grand que celui qui n'est rétabli qu'au bout d'une année; si cela était, le profit serait quadruple dans l'année, et attirerait dans cet emploi une masse de capitaux dont la concurrence ferait baisser les profits. Par la raison du contraire, les produits qui exigent plus d'une année de confection, comme certains cuirs, doivent, indépendamment du rétablissement de la valeur capitale, rendre les profits de plus d'une année; autrement, qui voudrait s'en occuper?

Dans le commerce que l'Europe fait avec l'Inde et la Chine, le capital est occupé pen-

dant deux ou trois années avant de se remonter. Et, dans le commerce, dans les manufactures, comme dans l'entreprise agricole que nous avons prise pour exemple, il n'est point nécessaire qu'un capital soit réalisé et transformé en numéraire, pour repaître dans son intégrité; la plupart des négocians et des manufacturiers réalisent en espèces la totalité de leur capital, tout au plus au moment où ils quittent les affaires; et ils n'en savent pas moins chaque fois qu'ils veulent le savoir, au moyen d'un inventaire de toutes les valeurs qu'ils possèdent, si leur capital est diminué ou s'il est augmenté.

La valeur capitale employée à une production, n'est jamais qu'une avance destinée à payer des services productifs, et que rembourse la valeur du produit qui en résulte.

Un mineur tire du minerai du sein de la terre; un fondeur le lui paie. Voilà sa production terminée et soldée par une avance prise sur le capital du fondeur.

Celui-ci fond le minerai, l'affine, et en fait de l'acier qu'un coutelier lui achète. Le prix de cet acier rembourse au fondeur l'avance qu'il avait faite en achetant la matière, de même que l'avance des frais de la nouvelle façon qu'il y a ajoutée.

A son tour le coutelier fabrique des rasoirs avec cet acier, et le prix qu'il en tire lui rembourse ses avances et lui paie la nouvelle valeur qu'il a ajoutée au produit.

On voit que la valeur des rasoirs a suffi pour rembourser tous les capitaux employés à leur production, et payer cette production elle-même; ou plutôt les avances ont payé les services productifs, et le prix du produit a remboursé les avances. C'est comme si la valeur entière du produit, sa valeur brute, avait directement payé les frais de sa production. C'est même ainsi que le fait s'exprime ordinairement; mais il était bon d'observer après quelles cascades arrive ce résultat.

Montréal, 15 juillet 1845.

L'intéressante communication ci-dessous sur les exercices littéraires du collège de Saint-Hyacinthe n'ayant pu être terminée pour notre dernier numéro, nous l'insérons avec beaucoup de plaisir dans celui-ci. Nos lecteurs n'ont rien perdu pour attendre.

LES EXERCICES LITTÉRAIRES DU SEMINAIRE DE ST. HYACINTHE.

M. LE REDACTEUR.—Parmi les établissements de haute éducation où la Jeunesse Canadienne s'élève et s'instruit, il en est un dont la gloire et les succès croissent d'année en année; c'est le Collège de St. Hyacinthe, que vous signalez dans le numéro de la REVUE CANADIENNE du 19 courant, et dont vous résumiez l'éloge par les deux réflexions suivantes; que cet établissement a été fondé par des compatriotes, que les méthodes d'enseignement y sont en rapport avec les progrès de l'expérience contemporaine.

Je suis que vous vous disposiez à nous offrir l'exemple aussi bien que le conseil, que des circonstances extraordinaires ont seules pu vous empêcher d'assister à ces examens publics, et solennels qui devaient justifier nos prévisions, et rendre témoignage, auprès d'un auditoire choisi et digne appréciateur, des efforts et des talents des professeurs, de la docilité et des succès des élèves.

Plus heureux que vous, il nous a été donné d'être témoin de ces succès; ils ont laissé dans notre souvenir des impressions aussi agréables que nombreuses. Les examens ont occupé trois séances qui duraient le matin de huit heu-

res à midi, et recommençaient, après une suspension d'une heure, pour ne finir qu'au temps du souper. Un quart d'heure à l'avance la porte de l'immense salle d'étude qui donne sur le joli jardin cultivé par les écoliers, s'ouvrait : la foule des parents et amis de l'éducation se précipitait contre les bras du robuste gardien, nouvelle barrière intelligente qui exigeait la carte d'admission avant de tourner sur ses gonds. Le flot tumultueux s'agitait encore longtemps dans la salle.

Lorsqu'enfin les dames s'étaient placées à une extrémité, les hommes au centre, la bande joyeuse des élèves qui entraient rapidement par les portes et les fenêtres sur des bancs disposés pour leur usage à l'autre extrémité, entraient aussi la troupe des muciciens-écoliers formée par les soins et l'habileté de M. Doucet, amateur savant et connu des artistes de notre ville. Les jeunes disciples qui ne peuvent recevoir les leçons du maître que pendant les courtes heures des récréations ont acquis en quelques mois ou en quelques années une grande perfection : les morceaux d'une musique facile furent exécutés avec un ensemble et un goût irréprochables. C'était déjà très-satisfaisant quand on en eût entendu un grand nombre qui comblaient les intervalles des interrogations subies, par chaque classe. Mais le plaisir fut bien plus complet après que des pièces fort étendues, des ouvertures de plusieurs beaux opéras modernes nous firent connaître toute l'étendue des ressources de l'orchestre. S'il y manquait quelque chose, c'était surtout le nombre d'instruments nécessaires pour donner à la langue musicale toute l'ampleur et le retentissement qu'elle acquiert dans ces chefs-d'œuvre de l'art.

Dans la séance de lundi, P. M., les trois classes inférieures, Eléments Français, Eléments Latins et Syntaxe furent interrogées sur la géographie d'Europe, d'Afrique, d'Amérique, l'Histoire ancienne, l'Arithmétique jusqu'aux règles de trois, les auteurs latins, Epitome Historiæ Sacrae, et Cornelius Nepos, des ouvrages spéciaux en langue anglaise pour la lecture et la traduction. Cette séance était remarquable par le nombre des élèves examinés sur chaque matière.—Dix, quinze, ou d'avantage, un tiers, une moitié ou plus de toute une classe faisait preuve de cette acquisition parfaite de son sujet qui ne souffre ni erreurs ni hésitation. La langue anglaise a été apprise aussi bien que la française. Les élèves savent un riche vocabulaire des mots de l'une et de l'autre, ils prononcent bien, lisent et traduisent très-exactement. Les auteurs latins ont été étudiés d'une manière tout-à-fait particulière ; les élèves étaient interrogés non seulement sur le mot à mot, mais encore sur l'espèce et tous les attributs de chaque mot, dans ses rapports avec les autres mots de la phrase, quant au sens et quant à toutes les règles de la grammaire. Ils pouvaient fermer leur livre et traduire de mémoire du français en latin original tout ce qu'ils venaient d'expliquer, le livre en main. Ceci nous a paru la perfection du savoir.

La Géographie, l'Histoire, l'Arithmétique étaient comprises avec autant de certitude, l'Histoire Ancienne et l'Histoire Romaine étaient racontées dans un langage propre aux élèves, l'étude mot à mot étant abandonnée pour cette matière ainsi que pour la plupart des autres, où elle était en usage il y a quelques années. Les élèves n'eurent pour texte de leur études sur l'Histoire Romaine que le *De Viris illustribus*, etc. sans traduction ; la connaissance de faits de la construction de phrases n'avait pas d'autres sources, au moins autorisées. C'est là un grand progrès contre la méthode ancienne, une substitution

avantageuse de l'intelligence des faits et du langage à la simple faculté de mémoire mécanique.

M. le Préfet des Etudes fit connaître, à l'éloge de la classe de Syntaxe, un fait qui ne doit pas être oublié ici. Les jeunes élèves de cette classe qui étaient comparativement peu avancés l'an dernier, ont voulu, cette année, réparer les faiblesses de la nature ou de la volonté. Pendant le dernier mois, ils ont dévoué tout le temps des récréations à l'étude de leurs matières d'examen : et c'est ainsi qu'ils se sont assurés un succès éclatant et une réputation parmi leurs camarades qui promet pour l'avenir une constante supériorité.

Les classes de Versification et Belles Lettres (3^e et 4^e) furent interrogées à la deuxième séance, le mardi matin. Elles répondirent sur les auteurs Grecs et Latins en usage ordinaire dans nos collèges et en particulier sur l'Ancien Testament. La Géographie d'Asie et d'Océanie selon un plan très étendu, l'Arithmétique dans toutes ses difficultés, l'Histoire du moyen âge, dans tous ses détails intéressants et l'Histoire d'Angleterre en anglais, avec un style et des réflexions qui n'appartenaient qu'aux élèves eux-mêmes, enfin les leçons de Littérature enseignée d'une manière toute nouvelle, attirèrent l'attention et méritèrent l'entière satisfaction de l'auditoire.

Il convient que nous insistions sur les avantages de la réforme opérée par M. Raymond, Préfet des Etudes dans l'enseignement des Belles Lettres et de la Rhétorique. Il ne s'agit plus d'apprendre comme autrefois mot à mot un cahier ou un volume de définitions et de préceptes abstraits et presque inintelligibles pour des esprits de quinze ans. Le nombre des notions préliminaires et des définitions est très limité dans le nouveau cours d'études littéraires ; elles s'acquièrent durant les premières semaines de l'année. Puis succède une appréciation biographique et critique des grands littérateurs de tous les âges. Le professeur enseigne en classe ce que fut Homère ou Virgile, chez quel peuple, à quel moment de la civilisation Grecque ou Romaine leurs ouvrages parurent, quels éloges et quelles critiques on leur a adressés, quel jugement général on en doit porter. Les élèves écrivent aux heures d'étude tout ce dont ils se souviennent des paroles du professeur, et celui-ci corrige ensuite leurs erreurs ou approuve les réflexions qui auraient été ajoutées avec sagacité et exactitude. L'analyse d'un grand nombre de chefs-d'œuvre et la récitation de plusieurs fragments ou même de poèmes entiers, ont causé la surprise et l'admiration des auditeurs. Cette séance se termina dignement par un *plaidoyer* savant et éloquent sur les merveilles de Rome, ses catacombes, l'aspect général des campagnes qui l'entourent, les grandes idées que son histoire et ses destins ont fait naître dans l'âme du visiteur qui contemple toutes ses ruines accumulées des siècles. Nous reviendrons tout-à-l'heure sur ce beau travail dont une moitié seulement fut entendue ce matin.

La dernière séance fut, comme de raison, la plus intéressante. Elle fut occupée par les travaux des étudiants en Rhétorique et en Philosophie. Les premiers déclamèrent avec beaucoup d'aisance et de verve des discours en langue française, ou anglaise, choisis dans divers genres d'éloquence, profane et sacrée, ancienne, moyen âge ou moderne, publique ou historique.—Ces discours étaient précédés de l'exposition des préceptes de l'éloquence, de détails historiques et esthétiques en sommaire de ce qu'on allait entendre. Les matières d'Histoire, de Traductions, etc., furent exposées par cette classe aussi heureusement que par les précédentes. Dans les sciences

mathématiques, (géométrie et trigonométrie) M. Tugault se distingua particulièrement en donnant la solution des problèmes les plus longs et les plus difficiles. Il était entouré de plusieurs émules dans ces sciences qui demandent une attention et une force de raisonnement extraordinaires. Ces élèves possédaient aussi très bien la logique et la métaphysique.

Une science d'une haute importance pratique, qui peut être considérée comme un complément nécessaire de toute éducation Politique, industrielle ou commerciale, qui pourtant n'avait encore jamais été enseignée dans nos collèges, nous voulons dire l'Economie politique, piqua vivement la curiosité de tous ceux qui savaient ou qui ne savaient pas la nature de cette nouvelle branche d'enseignement. Il est vrai de dire qu'aucune autre n'était mieux comprise et possédée par les élèves quoiqu'ils n'en eussent commencé l'étude qu'au milieu de l'année scolaire. Le programme était fort long et détaillé, mais beaucoup d'explications, en dehors de ce programme, furent demandées, et les élèves y répondirent avec le jugement et l'intelligence du sens technique des mots qu'on n'eût pu exiger que d'hommes instruits sur la matière et rompus à sa discussion. M. Dessaulles, qui était l'interrogateur, témoigna hautement son approbation et exprima les sentiments de toute l'assemblée dans les termes suivants :

" La science, messieurs, sur laquelle vous venez de répondre est encore plus importante par son utilité et son application pratique que toutes celles que nous avons entendues jusqu'ici. Cette science nous apprend comment les richesses, les fruits du travail et de l'intelligence humaine appliquée à la vie sociale, se produisent, se distribuent, se consomment. Vous semblez avoir bien compris toute l'importance d'une telle science et vous l'avez étudié avec un plein succès. Nous ne pouvons que vous dire que nous sommes de plus en plus étonnés de l'assurance, de la précision de vos réponses, de la parfaite exactitude de votre langage et de vos connaissances. Vous venez de nous donner une nouvelle preuve éclatante et irrécusable des tentatives heureuses que font sans cesse les hommes éminents qui dirigent cette maison, pour perfectionner et agrandir le cercle des connaissances qu'ils communiquent à la jeunesse confiée à leur dévouement. Nous sommes aussi convaincus de vos efforts pour atténuer les difficultés et les obstacles nombreux qui s'opposent à l'accomplissement de toutes leurs généreuses intentions. Nous sommes extrêmement satisfaits et nous croyons pouvoir dire que, sauf votre digne professeur, vous êtes les plus forts économistes politiques parmi tous ceux qui vous entendent."

Ceux qui parcourront la liste des prix, publiée dans cette Revue, verront la justice de cet éloge. Ils liront qu'on a décerné sur cette matière ; un premier prix, deux seconds prix *ex æquo proxime*, un accessit *optimè*.

Les dissertations sur Rome commencées à la séance du matin reprurent leurs cours dans l'après-midi.—Sept Etudiants en Philosophie, ou en Rhétorique exprimèrent successivement des opinions diverses. Ces messieurs méritent qu'on donne leurs noms au lecteur : ce furent Casimir Papineau, Auguste Papineau, Henri Tugault, Jean Baptiste Archambault, Honoré Audette, Paul Leblanc, et Edouard Laberge. Ils s'annoncèrent comme voyageurs arrivés d'Europe depuis peu, et réunis chez un ami commun pour se raconter les événements de leur séjour dans Rome, et éveiller les impressions puissantes que ce séjour a laissées dans leurs souvenirs. Chacun, à son tour, a fait son rôle, à l'un appartenait les recherches d'érudition, à un autre les détails descriptifs, à un autre l'expression des émotions et des idées poétiques, à un autre les accusations qu'on porte tous les jours contre le peuple Italien et le gouvernement de Rome, à un autre la justification.

Pendant plusieurs heures ces questions furent débattues, et l'on n'entendit rien de trivial, rien

d'académique, rien qui rappelât ces uniformes, et fastidieux tours de phrases coulées dans un moule toujours le même, formés des lieux communs les plus usés, ce qu'on appelle plaidoyers de collège. Ici au contraire tout était puisé aux sources les plus pures et les plus harmoniques de la vraie poésie, de l'éloquence naturelle, de l'histoire, de la philosophie, de la religion, de la politique industrielle et économique, des questions sociales les plus difficiles et les plus pressantes, dont s'occupent aujourd'hui, pour le bien des sociétés et le soulagement de la multitude des malheureux tous les esprits actifs et soucieux, dans le monde civilisé.

Nous ne pouvons faire apprécier ni par l'analyse des idées ni par des citations de mémoire, les mérites variés les qualités nobles et généreuses, d'esprit et de cœur qui remplirent ces longues et intéressantes discussions. Nous désirons bien vivement que ces belles méditations soient publiées originalement dans quelqu'un de nos journaux; car on ne peut autrement y rendre justice; et nous unirions volontiers notre faible voix à celles du grand nombre d'hommes éclairés qui en ont joui aux jours d'examinaux ou qui connaissant la réputation de l'auteur ne peuvent en attendre rien de médiocre, afin qu'il soit prié unanimement de ne pas éloigner de ceux qui pourraient encore en profiter, d'aussi belles et instructives inspirations.

Parlerai-je, M. l'Éditeur, de la distribution des Prix. Vous nous avez peint avec votre pinceau trempé des plus vives couleurs, l'émotion des mères quand elles déposent un baiser sur le front de leur enfant couronné, et le livre précieux dans ses mains. Vous nous avez rappelé les applaudissements sincères, unanimes, enthousiastes de l'auditoire immense, choisis, des parents, des amis, des sociétés sociales, spectacle plein de grandeur et d'attendrissement qui se répète souvent mais qui reste toujours nouveau en récompensant le mérite. Fidèle dans mes intentions et la marche plus sévère que je me suis tracée, j'appellerai l'attention de vos lecteurs sur certains genres de prix qui indiquent des études spéciales et inconnues dans nos collèges jusque dans ces derniers temps; ainsi les Prix d'enseignement Religieux, le beau Prix de sagesse décerné à la suite du vote des élèves eux-mêmes à celui d'entre leurs camarades qu'ils jugent le plus laborieux, le plus sage, le plus irréprochable dans toute sa conduite; les prix d'économie politique, auquel nous avons déjà fait allusion.

Et enfin, M. l'Éditeur, s'il nous est permis d'exprimer nos opinions en conclusions et en prévisions générales, quelle joie et quelles espérances ces merveilles opérées par des compatriotes encore bien jeunes pour tant de grandes choses et dont l'éducation fut très imparfaite, ne doivent-elles pas faire concevoir pour l'avenir du pays? si nos législateurs voulaient encourager de telles institutions par des secours pécuniaires vraiment efficaces, la seule chose, hélas! que le dévouement, les talents, le plus noble désintéressement ne peuvent produire, où s'arrêteraient leurs perfectionnements, où seraient posées les bornes de leur bienfaisante influence? Au point où ils sont parvenus, nous pouvons constater:

1. Que les enfants qui recevront attentivement leurs soins pendant quatre ans acquièrent tous les principes d'une éducation agricole où commerciale régulière; langues française et anglaise, éléments d'histoire, géographie, arithmétique, bons sentiments, habitudes de politesse et d'honnêteté. En sorte que, quand nos législateurs voudront faire de bonnes lois pour obliger la foule qui se précipite avec vertige dans les Temples de la Science ou le Palais de Thémis, à montrer dans le vestibule des Diplômes de Bacheliers-ès-lettres ou au moins des Certificats d'études collégiales complètes; quand, par cet argument légal, on aura prouvé aux mères que tous leurs enfants ne sont pas des produits surpaturels appelés à être hommes de génie et à briller au premier rang, dès qu'ils auront appris à lire et écrit l'alphabet en grec et en latin; quand on cessera d'avoir sous les yeux l'affligeant spectacle d'admettre aux professions de la médecine, du notariat, les ouvriers vieillies dans leurs métiers sans avoir pu les apprendre; des bouchers, des tailleurs, toutes sortes de gens de la plus manifeste incapacité; quand on un mot l'ordre se sera un peu introduit au milieu de l'anarchie des profes-

sions; alors, on verra des centaines de jeunes gens profiter des connaissances qu'une éducation semblable à celle des quatre premières années au Collège de St. Hyacinthe peut donner; et un grand nombre se dévouer aux occupations que la nature ou les circonstances les appelleront à remplir dignement pour eux, utilement pour leur pays. Bientôt le niveau commun de respectabilité et d'intelligence s'élèverait dans tous les états, la vie renaîtrait du sein de l'inertie.

2o. Les élèves des quatre dernières années apprennent au Collège de St. Hyacinthe toutes les parties des Lettres et des Sciences qui conviennent aux classes les plus instruites de la Société. Les sciences physiques y reçoivent d'amples développements de théorie et d'expérimentation; les sciences morales et politiques viennent d'y faire un grand pas; elles y sont fortes et méthodiques et pourraient être facilement et heureusement modifiées par des procédés analogues à ceux qu'on a employés pour la réforme des études littéraires. Ici encore nous trouvons l'Institution en avant de l'opinion publique et de la législation. Quand les pères et les protecteurs échapperont à l'aveugle et dégradant préjugé que gagner du pain est l'unique but de l'homme dans la vie, et que l'instruction nuit pour arriver à pareille fin; quand les législateurs métropolitains et coloniaux emportés par l'opinion publique auront consenti à organiser universitairement un collège qui fait ses preuves de capacité; quand ces législateurs admettront que la haute éducation a droit à toute leur sollicitude, à leurs secours; alors on verra à St. Hyacinthe un nouvel édifice se bâtir salubre et spacieux, de nouveaux élèves, de nouveaux cours, des résultats nouveaux de l'émulation des élèves, des encouragements plus pressés des professeurs; les générations studieuses grandiront successivement de de plus en plus au-dessus de celles qui les précèdent aujourd'hui. L'habitude de l'éducation devenue générale, l'exercice des professions libérales, des fonctions publiques, la possession des honneurs sociaux, politiques, scientifiques, appartiendront à des hommes qui auraient parcouru un cours universitaire ou des études équivalentes, à des hommes d'instruction générale, approfondie et en même temps spéciale à leur état. Il y aurait place pour tout le monde, car il y aurait homme pour toutes les places. *O! mirabile dictu! Quando tot ingentes circumdabantur?* Nous ne répondrons pas avec Béranger;

Or, mes amis, bénissons Dieu
Qui met chaque chose en son lieu;
Celles-ci sont pour l'an trois mil.
Ainsi soit-il.

Des préoccupations aussi sérieuses ne doivent pas finir comme des chansons. Souhaitons que le dogme providentiel: aide-toi, le ciel t'aidera, soit justifié plus tôt.

O. M.

Ancien Élève du Collège de
St. Hyacinthe, M. S. A.

La Revue Canadienne.

MONTRÉAL, 9 AOUT, 1845.

Histoire de la Semaine.

La dernière huitaine a été belle, favorable à la moisson, qui donne de grandes espérances aux cultivateurs, et cuisante pour les bons habitants de Montréal. La ville aimerait assez, par une chaleur pareille, à prendre des mœurs et des costumes orientaux, s'il n'y avait pas ce petit incon-

venient et ce danger imminent que, d'un instant à l'autre, le vent ne change et ne devienne froid comme la glace. Nous sommes fatigués d'exhibitions et de concerts. Les monstres foisonnent depuis un mois, tant et si bien, que si par hasard il vous plaisait, quelque matin de mystifier votre ami, en lui annonçant l'arrivée en cette ville de la "*Bête à sept têtes*," il y croirait avec la meilleure foi du monde. Après tout, on ne pourrait se moquer de lui, car enfin, s'il y a aujourd'hui un cochon à deux corps et six pattes, il pourrait bien y avoir une bête à sept têtes sur le même principe. Il ne faut s'étonner de rien, par le temps qui court. La nature n'a jamais été plus bizarre, plus fantaisique, plus capricieuse, plus cocasse qu'elle est depuis quelques années; a-t-elle pris ces goûts là de l'espèce humaine, qui elle aussi, il faut bien le reconnaître, est passablement extravagante dans ses frasques? Nous ne pourrions dire; seulement, il est suffisamment constaté que l'homme, non content des choses qu'il découvre aujourd'hui, voudrait en inventer d'autres demain, il veut faire des merveilles tous les jours; par exemple, hier on a inventé des chemins à lisses, à la vapeur, c'était une merveilleuse découverte d'abord; faire 30 milles à l'heure! pour les gens d'affaires qui voyagent à la minute, ou bien encore, pour un escroc qui s'en va voyager pour sa santé, loin des gendarmes et des hommes de police de son pays natal, c'était bien, mais bah! Votre chemin à lisses d'hier ne vaut plus rien, il faut une énorme quantité de combustibles; avez-vous envie de brûler tout le bois qui croît sur ce continent? Imbéciles que vous êtes, vous allez nous faire mourir de froid quelque matin, fiute de bois de chauffage, mais voilà le chemin de fer atmosphérique, à la bonne heure! Celui-là, c'est une découverte; se servir de l'air qui circule et qu'on trouve partout en abondance, qu'il n'est pas nécessaire de couper, de transporter à grands frais, de scier, de fendre comme le bois, ou d'extraire des profondeurs de la terre comme le charbon, qui ne coûte rien, qui ne se consomme pas, qui se renouvelle sans cesse; c'est un peu mieux, n'est-ce pas?

On traversait autrefois l'Océan en deux ou trois mois. Aujourd'hui, grâce à la vapeur, on le traverse en 15 jours, et déjà on trouve que c'est long. On ne sera jamais satisfait que lorsque quelque savant aura traversé la vaste étendue des mers, en 48 heures, dans un bateau-balloon dirigeable à volonté à droite et à gauche comme un des excellents steamers de la ligne Cunard. Ça viendra comme est venu le télégraphe électrique, cette admirable réalisation des merveilles de l'électricité, qui, d'une minute à une autre, va porter des dépêches quelques cents milles de distance. Il ne faut pas désespérer de voir, avant longtemps, les hommes voyager avec la même rapidité que leurs pensées, cent mille lieues à l'heure. Quel sujet de réflexion sur les conséquences morales, philosophiques, politiques et surtout économiques d'un pareil état de choses.

Est-il étonnant, après cela, qu'avec des exemples semblables, dans un siècle comme le nôtre, où les hommes, non contents de ce monde tel que Dieu le fit, veulent en créer un autre, se faire un autre univers, une existence nouvelle, est-il étonnant que la nature veuille imaginer quelque chose de neuf? Ne doit-elle pas trouver tout ce qui l'environne fade et insipide, quand l'homme en agit de même. Aussi s'amuse-t-elle à faire des monstres, des jeux monstrueux, *lusus nature*, mille caprices, mille extravagances plus ou moins fantastiques et prodigieuses. Par exemple, les

éléments, la température, l'air, l'eau, le feu, se sont-ils jamais donné plus de liberté, plus de licence que dans ces derniers temps ? La terre s'amuse à trembler jusque dans ses profondes entrailles, les fleuves débordent et inondent les pays, le feu consume les villes, les tempêtes ravagent les campagnes, et les climats du nord sont tout à coup brûlés par une chaleur des tropiques. Dans quel siècle vivons-hous ? On appelle cela le siècle de la civilisation, de la paix générale, des lumières et du progrès. Mais, dans ce siècle et avec tout cela, les hommes sont-ils meilleurs ? Voilà une question que nous laissons nos lecteurs examiner eux-mêmes.

Le mois d'août est le mois des touristes plus qu'aucun autre mois de l'année, et nous ne savons s'il faut attribuer à l'opposition qui règne sur la plupart des rivières de l'Amérique, où à la grande chaleur, cette migration des Américains vers nos rivages. Toujours est-il qu'ils arrivent par centaines. Jamais il n'y eut autant de voyageurs sur le St. Laurent, que durant cette saison. Comme la plupart de ces messieurs visitent Montréal, il n'est certainement pas hors de propos de mentionner les différents hôtels où ils peuvent descendre, et le confort qu'ils peuvent y trouver. Le plus bel hôtel de notre ville est sans contredit l'hôtel Rasco, maintenant tenu par M. Joseph Donegani, d'une manière et dans un style tout à fait moderne et européen. Ce bel établissement est situé rue St. Paul, vis-à-vis les constructions du nouveau marché ; il est fréquenté par la société opulente et fashionable, et est la maison à la mode. L'étranger y trouve tout le bien être, le confort, l'élégance qu'on puisse désirer. Il y est servi avec le plus grand luxe, comme un prince. Cette maison est tout à fait connue des Américains, et n'est certainement pas aujourd'hui, au-dessous de la grande réputation qu'elle s'est acquise par le passé.

Après l'hôtel Rasco, viennent les hôtels Exchange Coffee House, et la maison Tétu. L'Exchange est une maison Américaine, dont le nom est bien connu, et fréquentée par les habitants des E. U. dans toutes les saisons de l'année. L'hôtel Tétu est célèbre par toute la Province par son style et sa cuisine française, et à juste titre. C'est la maison la mieux située, dans la Grande rue St. Jacques, mais il est une maison tenue par une dame Canadienne, qui certainement dans ces derniers temps, s'est acquise une belle réputation, et qui n'en cède rien aux autres en cette ville, c'est l'hôtel du Canada, tenu par madame St. Julien. Le vaste édifice appartenant autrefois à la compagnie du Nord-Ouest, rue St. Gabriel, agrandi, réparé et embelli par son propriétaire actuel M. Desbarats, offre aux gens d'affaires, aux touristes, à tout le monde enfin, un *chez soi* confortable, un local vaste, spacieux, commode, une résidence agréable et élégante, des appartements meublés avec luxe et bon goût, et d'une exquise propreté, une table abondante, toujours pourvue de tout ce que le marché de Montréal peut fournir de plus rare et de meilleur.

Vous avez encore l'avantage à l'Hôtel du Canada d'être à un pas du port, des cours de justice, des bureaux publics, des banques, et au centre du commerce et des grandes maisons d'importation. La meilleure preuve que ce que nous disons est vrai, c'est que la maison de Mme St.-Julien est remplie depuis le printemps. Nous apprenons qu'on va lui ajouter une aile et qu'avant peu, elle contiendra plus de 100 chambres à coucher. C'est la seule maison canadienne que

nous ayons à Montréal sur un grand pied, et il n'y a aucun doute, par la manière dont elle est conduite, que son succès ira toujours croissant.

A part ces grands hôtels, il y a encore ceux de Swords, d'Orr, de la Cité, de l'Adelphi, du Rialto, etc. de sorte que les voyageurs trouvent à se loger commodément à Montréal, mieux qu'à Québec.

On s'est plaint des établissements semblables dans notre ancienne capitale. On ne s'attendait probablement pas à voir autant de monde que les ruines en ont attiré cet été dans les murs de Québec. La saison, d'ailleurs, est si courte. Les voyageurs ont de la peine à se loger. La meilleure maison à Québec est l'Albion, tenu par un Américain du nom de Russell, dans la rue du Palais. L'hôtel de Payne est très-fréquenté par la population anglaise, mais il est mal tenu et sans propreté. Il y a encore le Globe, et une maison tenue par un monsieur Hologate, dans la haute-ville. Dans la basse, il y a l'hôtel de M. Blanchard dont on parle avec beaucoup d'avantage et qui appartient à un Canadien.

Maintenant que la plupart du monde parle de voyages, d'excursions, de courses lointaines vers quelque coin du Canada bien sauvage, où l'on puisse jouir de la nature et de la fraîche, loin du fracas des villes, nous sommes surpris qu'on ne s'occupe pas plus des voyages au Saguenay qui sont annoncés depuis quelque temps, dans nos journaux. Etes-vous malades, convalescents de corps ou d'esprit, vous sentez-vous l'âme fatiguée des émotions et des misères de la ville, rassasiés des bruyantes clameurs, de l'inférel tapage de ce qu'on appelle la civilisation et le progrès d'une grande cité, si vous avez quelques jours de loisir et un voyage quelconque à faire, suivez notre avis. Allez au Saguenay. Ne nous parlez pas de vos voyages aux Etats-Unis dans cette saison, d'aller battre les pavés brûlants de ville en ville, des paysages des divers états de l'union, nous en avons d'aussi beaux en Canada. Est-il quelque chose en Amérique, en Europe même, qui égale le coup d'œil, les divers points de vue de Québec et de ses environs. Eh ! bien, les campagnes plus bas que cette ville, sont aussi magnifiques, elles se déroulent au loin, comme un beau tapis vert, parsemé de jolies maisons blanches ; la nature y est grande, pittoresque et accidentée, offrant partout des paysages enchanteurs.

Nous avons souvenance d'un voyage au Saguenay fait, il y a une couple d'années, à cette époque. Nous en avons conservé dans notre mémoire tous les agréments. Nous nous rappelons les impressions que nous éprouvâmes, en apercevant cette nature forte et primitive, aux proportions gigantesques et grandioses, ces montagnes à perte de vue, ce beau fleuve de plus en plus large qu'il ressemble déjà à la mer ! C'est un autre monde que celui que vous quittez. Ici tout est grand, tout est calme. Vos yeux se reposent avec bonheur sur cette paisible et majestueuse création que Dieu fit si belle. Vous apercevez de temps à autre, à l'angle d'un rocher une petite et modeste église de village, avec son cimetière, placés sur le bord de la mer, dont le flot vient battre le rivage, pour mêler son harmonie sauvage et sublime aux chants que les bons paysans adressent à l'Eternel.

A 150 milles de Québec est située sur la rive nord la Baie de Tadoussac, célèbre par un grand fait historique. C'est ici où, il y a deux siècles, débarqua le grand homme qui découvrit

le Canada ; les rivages s'élèvent en amphithéâtre et sur la côte on découvre les ruines d'une petite chapelle, bâtie par les Jésuites lors de leur premier débarquement au pays. L'entrée du Saguenay est tout auprès derrière un cap. C'est un fleuve d'à-peu-près deux milles de largeur, qui s'enfonce entre deux chaînes de montagnes, comme s'il voulait se dérober aux tempêtes de la mer.

Votre âme est saisie d'étranges sensations, quand vous voguez ainsi sur un fleuve rapide, ayant devant vous, derrière vous, à votre gauche, à votre droite, des rochers qui s'élèvent perpendiculairement à mille, deux et trois mille pieds au-dessus de l'eau, couverts le plus souvent de forêts verdoyantes, et présentant par-ci par-là des façades nues, arides, mais grandes et belles par là même. Tantôt, c'est une montagne qui s'avance dans le fleuve, comme pour en barrer le passage, formant à ses angles des cavernes profondes où la barque du pêcheur trouve un sûr mouillage et un abri contre les autans et les vents d'automne. Tantôt c'est un roc penché à mille pieds de hauteur, qui semble regarder sa face séculaire dans le miroir de l'eau. Vous voyez quelquefois passer devant vous un canot d'écorce portant le véritable enfant du sol et sa famille, quelquefois une pauvre barge avec son équipage de gnis matelots qui chantent, qui dorment, ou qui regardent passer les nuages et votre steamer. Vous avancez toujours et toujours les montagnes s'élèvent devant vous à l'horizon, faisant quelquefois la scène nouvelle, par la variété de leur position, et le fleuve tantôt plus étroit, tantôt plus large, toujours majestueux.

Il y a des moments où vous êtes saisis, émus, stupéfaits par la grandeur des scènes. Il y a un groupe de montagnes que les explorateurs ont appelé la *Trinité* et l'*Eternité*. Rien de plus sublime. C'est la grandeur de Dieu revêtue de sa plus auguste et majestueuse expression. Mais ces choses là ne peuvent s'écrire, il faut les voir.

En bas sur le fleuve il est deux ou trois villages où un grand nombre de familles vont passer quelques jours pour prendre les bains de mer. Autrefois c'était Kamouraska où la société se donnait rendez-vous ; aujourd'hui c'est à la Rivière-du-Loup et à Kakouna qu'elle se réunit, ainsi qu'à la Malbaie. Les meilleurs hôtels sont à la Rivière-du-Loup. Il y a une maison tenue par un nommé Larochelle qui certainement peut être recommandé aux voyageurs. Encore une fois nous vous le disons : si vous voulez vous amuser bien et améliorer votre santé, allez visiter le Saguenay et prendre des bains salés à la Rivière-du-Loup, et vous nous en direz des nouvelles.

PETITES AFFICHES.

CHARLES DE BOUCHERVILLE,
Docteur en Médecine,
RUE SANGUINET, No. 25.
FAUBOURG ST. LAURENT.
Montréal, 9 août.

LE DOCTEUR VALLÉE,
No. 2.
Grande Rue St. Jacques.

L. BOYER,
DOCTEUR EN MÉDECINE,
34 Rue St. Denis.

CHS. J. COURSOL,
Avocat,
Coin des Rues Ste. Vincent et Ste. Thérèse.

Avis Public.

LES LOTS sur le Canal de Lachine, faisant partie de la **FERME ST. GABRIEL**, seront vendus par Encan Public, le 21 AOUT prochain, à la Salle d'Encan de Messrs. CUVILLIER & FILS, rue St. Sacrement.

CONDITIONS DE LA VENTE.

- 1o. Ces lots seront vendus en *France aieu* c'est-à-dire exempts de toutes charges seigneuriales.
- 2o. Les acquéreurs payeront comptant les frais de criées et de bornage et les contrats; plus un dixième du prix d'adjudication.
- 3o. Le reste du prix pourra demeurer, pendant dix ans, entre les mains des acquéreurs, qui en payeront l'intérêt annuel, au taux de six par cent, avec liberté de payer en tout temps, à leur volonté, par paiement pas moins de £100.

REMARQUES.

Les avantages de cette propriété sont si bien connus, qu'il est presque inutile de les mentionner. Ces lots situés sur le bord de deux grands bassins, à proximité de la ville et du port de Montréal, communiquant aux faubourgs Ste. Anne et St. Joseph, par de belles et larges rues, seront nécessairement l'entrepôt du commerce le plus actif.

On peut voir les plans au bureau de Messieurs Cuvillier et fils, rue St. Sacrement.

J.M. COMTE, *Procureur du Séminaire de Montréal.*

Montréal, 9 août, 1845.

MM. HAYES & HAUCK,
Manufacturiers & Importateurs,

Seconde porte au Nord Est de la Place d'Armes, Nos 141 & 96 de la Rue Notre Dame.

M. HAYES ET HAUCK ont l'honneur d'annoncer que leur importation étendue de **CHAPEAUX DE SOIE** et de **CASTOR**, de **CASQUETTES**, etc., vient d'arriver par les Vaisseaux le *Burnhopside* et l'*Ottawa*, et qu'ils attendent de jour en jour par le *Lady Kinnaird*, de Londres, le reste de leur assortiment de printemps. Ils peuvent le recommander à l'examen des Connaissances et du public. On ne trouvera rien de mieux, sous le rapport du goût, de l'élegance et de la qualité.

Montréal, Mai 31, 1845.

RÉCEMMENT importés par M. DELAGRAVE, et à vendre par le Soussigné:

Flour de Champagne, de Ruinart, père et fils,
Do. do. Moët et Chardon, en petites et grosses bouteilles,
Vin de Pommar, en quarts de 30 gallons,
Do. do. de Volny,
Do. do. de Beaune,
Do. do. Macon,
Château Lafitte, en barriques et en quarts,
Chambertin, en caisses d'une douzaine,
Hermitage, Rouge et Blanc, do.,
St. Péray Mousseux,
Do. Rosé, en grosses et petites bouteilles,
Château Grille, en caisses d'une douzaine,
Cote-Rôtie do. do.
Château Lafitte, en grosses et petites bouteilles,
Frontignan Muscat, en bouteilles,
Luncello do.
Sauterne do.
Chablis do.
Roussillon do.
Porto,
Liqueurs Fines, en caisses d'une douzaine,
Do. Curaçao de Hollande,
Absinthe Suisse,
Fromage de Gruyère,
Vanilles, Truffes, Pâtés de Foies gras, Petits Pois.
Attendus de jour en jour par le *Hanna, Lady Sale*, et le *Suzana*—

Vins de Sauterne en quart de 30 gallons,
Chablis do.
Schuba, Buev, Champagne en petites bouteilles, de Ruinart, Eaux-de-Vie, de Champagne en caisses d'une douzaine, Château Margot, et quelques douzaines de supérieur Château Lafitte.

Tous ces vins peuvent être recommandés aux amateurs comme de première qualité, la plus grande partie venant directement de la célèbre maison de FLORENTIN FAURE, de St. Péray, département de l'Ardeche en Bourgogne.

Pierre à Moulages française très-grosse et de première qualité, Moulages toutes faites venant directement de Laforté, de 5 pieds de diamètre.

Toile à Blateau de Hollande.
Venant d'être débarqué du *Niagara*—
Quelques douzaines de CHAPEAUX FRANÇAIS pour hommes.

Attendus de jour en jour:—
Calices à coupe d'argent, Ciboires, Ostensoires Encensoirs, Porto-Dieu, etc. Aussi divers autres articles dans cette branche.

J. D. BERNARD.

Prospectus

DE LA

SOCIÉTÉ MUTUELLE DE CONSTRUCTION DE MONTRÉAL.

Incorporée par acte du Parlement.

DIRECTEURS.

M. CASTLE, Ecr.

J. T. BRONGEST, Ecr.

J. M. TOBIN, Ecr.

JOHN LEEMING, Ecr.

ROBERT SCOTT, Ecr.

JOHN T. BADGLEY, Trésorier et Secrétaire

GEORGE GRUNDY, Assistant-Secrétaire.

W. N. CRAWFORD, Notaire Public.

WILLIAM SPEARS, Inspecteur.

Actions de £100 et chaque souscription mensuelle de 10s. par action. Mise d'entrée, 2s. 6d. par action.

Le but de cette société est de permettre aux individus de placer leurs épargnes dans l'achat ou l'érection de bâtiments.

Un locataire dans l'espace de dix années paie à son propriétaire, en loyers, une somme égale à la valeur de la maison qu'il occupe, et cependant à l'expiration de ce temps, il n'a aucun intérêt dans la propriété. Mais en devenant membre de cette société, il peut acheter ou bâtir une maison par le moyen d'une avance ou prêt qui lui est fait dans ce but et pour cet objet, lequel prêt est repayable par instalements mensuels, qui ne sont que peu de chose, s'ils sont plus considérables, que le loyer qu'il serait autrement obligé de payer, avec cet avantage qu'il devient propriétaire en dix ou douze ans, et fréquemment en bien moins de temps.

Le fonctionnement de la société est comme suit: chaque membre paie une souscription mensuelle de dix chellins pour chaque action de £100 qu'il a prise; ainsi celui qui possède une action peut emprunter ou acheter £100 et celui qui a pris cinq actions, £500, et ainsi de suite, en proportion du nombre d'actions qu'il possède. L'argent que la société aura à prêter, sera offert tous les mois au concours, et alors chaque membre aura l'occasion d'acheter jusqu'au montant de ses actions.

L'emprunteur ou l'acheteur, avant de recevoir le montant, doit déposer les particularités de ses sûretés, qui seront examinées et visitées par l'Inspecteur, qui fera aussi l'investigation des titres, et si tout est satisfaisant, l'argent est avancé, chargé toutefois au taux de six pour cent par an. Si l'emprunteur désire bâtir, l'argent lui est avancé selon et suivant les progrès de la bâtisse.

La plus grande sécurité et protection contre tout risque est ainsi offerte aux capitalistes en autant qu'aucune autre sûreté que celle des biens de fonds du des bâtisses ne sera reçue.

(Toute sûreté personnelle, quelque bonne qu'elle soit sous tous les rapports, ne sera prise dans aucun cas), est de procurer aux individus qui ont peu de revenus et des revenus limités, les moyens par lesquels ils puissent placer une partie de leurs épargnes, d'une manière sûre, avantageuse et profitable, et d'offrir à ces classes des motifs qui peuvent les exciter à des habitudes industrielles et d'économie, dans l'espérance de pouvoir, avec leurs épargnes, se procurer pour eux-mêmes et leurs familles, de confortables maisons.

En conséquence de la période avancée de la Session pendant laquelle cette société a obtenu son acte d'Incorporation, les livres de la Société ne pourront être ouverts pour la transaction des affaires, avant le premier Octobre prochain. Mais les personnes qui désireraient profiter des avantages qu'elle offre peuvent se procurer des copies de l'Acte d'Incorporation et des règlements de l'Association en s'adressant à Wm. N. Crawford, écuyer, Notaire Public, rue St. Gabriel, qui recevra aussi les noms de ceux qui désirent devenir souscripteurs.

Avis.

Pour la commodité des souscripteurs à la Société Mutuelle de Construction, et autres personnes, le soussigné a ouvert un LIVRE DE RÉFÉRENCE ou MÉMORANDEUM des particularités, des lots vacants ou à vendre dans cette ville et ses environs. Les avantages de cette méthode, et pour le vendeur et l'acheteur, sont évidents et ceux qui désirent disposer des terrains, lots de terre, &c., sont respectueusement invités à fournir les descriptions, prix, &c., de leurs biens-fonds à

W. N. CRAWFORD, N. P.
No. 25, Rue St. Gabriel.

Mai 12.

A NOS ABONNÉS.

Le premier semestre d'abonnement de la REVUE CANADIENNE vient de finir et il est encore un grand nombre de nos abonnés surtout de la campagne qui n'ont pas encore payé. D'après les conditions du journal, l'année entière est due du premier juillet courant. **Avis aux retardataires**, qu'ils ont vingt chellins à payer, au lieu de dix. L'encouragement que nous avons reçu et que nous recevons encore tous les jours de toutes les parties du pays, va au delà de nos espérances, mais pour que cet encouragement nous profite, il faut que ceux qui s'inscrivent remplissent leurs obligations. Comme notre liste d'abonnés augmente chaque jour de plus en plus, et que son chiffre va bientôt atteindre le nombre de copies du journal, que l'on frappe chaque semaine, il nous faudra enfin effacer de nos listes ceux qui ne paieront pas. C'est le seul moyen de nous assurer une existence prospère et longue, et nous sommes déterminés à faire observer nos conditions d'abonnement.

Ceux qui, d'ici à quelques semaines, au **1er septembre prochain**, n'auront pas payé, au moins le premier semestre, peuvent s'attendre à voir la discontinuation de la REVUE. Nos abonnés de la campagne voudront bien nous adresser cela directement ou le payer à nos agents; et nos agents nous rendront service en nous envoyant les noms de ceux qui remplissent leurs obligations, de ceux qui ne paient pas, qui discontinuent, etc., **d'ici au 1er septembre prochain.**

Nous profitons de cette occasion pour annoncer à nos lecteurs que nous attendons de France par les prochains steamers les journaux et revues suivantes que nous mettrons à contributions, et qui nous promettent une riche moisson de romans, nouvelles, feuilletons, récits attrayants, instructifs et amusants: *L'Illustration, La Revue des Deux Mondes, La Revue de Paris, Le Magasin Pittoresque, Le Musée des Familles, Le Feuillettoniste, L'Abécille Littéraire, La Revue Nouvelle, etc., etc.*

Nous avons donné ordre pour la "Gazette des Femmes" rédigée par les Dames de Paris le plus en vogue comme Femmes de Lettres et Littérateurs. Ce journal va donner un nouvel attrait à notre publication qui, chaque jour, nous ôsons le croire, s'efforcera de mériter cette popularité qu'on veut bien lui donner.

Nous recevons de temps à autre des plaintes de nos abonnés qui ne reçoivent pas notre REVUE régulièrement. Nous les prions de croire qu'il n'y a pas de notre faute; il faut qu'elle soit dans le département des postes. Nous nous faisons toujours un plaisir de remplacer *gratis*, les numéros qui pourraient manquer, ou qui seraient gâtés par le transport ou autrement, afin de compléter les files.

LA REVUE CANADIENNE paraît le Samedi de chaque semaine. Elle formera, pour l'année, un volume contenant la matière de plus de dix volumes grands in-octavo. Le journal sera imprimé sur beau papier, et la partie typographique et matérielle sera sans reproches.

On s'abonne à la *Revue Canadienne*, au bureau du journal, no. 7 rue St-Nicolas, ou aux bureaux du Rédacteur-en-chef, no. 31 rue St-Gabriel, vis-à-vis l'Hôtel du Canada, de Mme. St-Julien; et chez MM. Fabre et Cie., et C.P. Leprohon, Libraires de cette ville.

Un an 20 chellins.
Six mois 10 . . .
Trois mois 5 . . .

LOUIS O. LE TOURNEUX,
Rédacteur en chef et Propriétaire.

MONTREAL.
IMPRIME PAR LOVELL ET GIBSON.